

BLOC-NOTES

Les vrais frissons
de l'aventure

Page E 2



DE VISU

Disparition de Golub,
un artiste engagé

Page E 6



Livres et Culture

Des Olympiques à la Grèce oubliée

MICHEL LAPIERRE

Admirateur des anciens Grecs, Pierre de Coubertin, qui, à Athènes en 1896, a rétabli les Jeux olympiques, ne voyait dans la pratique populaire des sports rien de moins que «*les rouages de la Cité démocratique*». A l'heure où le dopage des athlètes et la corruption au sein du Comité international olympique n'en finissent plus de nous désillusionner, nous pouvons nous demander si la conception très idéaliste de la Grèce antique que Coubertin défendait, en insistant aussi bien sur «*l'esprit chevaleresque*» que sur «*le culte de ce qui est beau et gracieux*», correspond à la réalité historique.

Né en Grèce et établi en France dès 1945, Cornelius Castoriadis (1922-1997) est l'un de ceux qui ont fait le plus pour retrouver la civilisation grecque telle qu'elle avait existé avant que l'humanisme chrétien, dont Coubertin était imprégné, ne l'idéalise, ne la purifie et n'en arrivât à la déformer sans qu'on s'en rendit vraiment compte. Économiste de gauche, critique du système soviétique, psychanalyste et helléniste, Castoriadis situe la pensée grecque dans l'évolution de l'humanité tout entière et soutient que, loin d'être sereine et ordonnée, cette pensée irremplaçable était d'essence tragique, procédait du chaos et annonçait les angoisses philosophiques les plus actuelles de notre monde hanté par l'idée de l'absurde et celle du néant. «*Ce qui fait la Grèce, précise-t-il, ce n'est pas la mesure et l'harmonie, ni une évidence de la vérité comme "dévoilement". Ce qui fait la Grèce, c'est la question du non-sens, ou du non-être.*»

Le texte inédit des séminaires que Castoriadis, dans le cadre de son enseignement à l'École des hautes études en sciences sociales, a consacrés à l'ancienne culture hellénique s'intitule précisément *Ce qui fait la Grèce*. Le directeur d'études y explique qu'à la différence des juifs et des chrétiens, les anciens Grecs ignoraient le péché, cette «*maladie de la volonté*». Au lieu d'être un idéal vertueux comme dans l'olympisme de Coubertin, la démocratie, considérée dans la Grèce antique comme le moins mauvais des régimes, était un pis-aller utilitaire. Étrangère à toute révélation transcendante, elle prenait forme dans un univers où les dieux naissaient dans le temps et partageaient les défauts des humains. L'émergence de la démocratie correspond, comme le montre Castoriadis, à l'émergence de la philosophie, sagesse autonome des mortels, à celle de la politique, partie intégrante de cette sagesse, et, enfin, à celle de la tragédie, expression esthétique de la conscience aiguë de l'échec possible de la Cité démocratique.

L'échec d'une société

Convaincu que le fameux miracle grec, cette heureuse anomalie historique, est le moins divin des miracles, Castoriadis souligne l'imperfection de la démocratie antique en rappelant qu'elle excluait la participation des femmes et des esclaves. Il insiste surtout sur le caractère éminemment pratique, expérimental et aléatoire de ce régime qui, comme pour éviter toute déification, ne s'appuyait pas

VOIR PAGE E 2: GRÈCE

Eastman en toutes lettres



Marie-Thérèse Fortin, accompagnée en musique par le pianiste Christian Parent, «interprétera» quelques-unes des lettres écrites par George Sand à Frédéric Chopin.

Consacré instantanément à la suite du succès obtenu l'an dernier à sa première édition, le festival littéraire des Correspondances d'Eastman se prépare à faire vivre à ses visiteurs trois journées intenses d'échanges épistolaires et artistiques.

CHRISTIAN DESMEULES

Elles sont timbrées, quelquefois parfumées, presque toujours merveilleusement silencieuses en cet âge glacé des machines; les lettres nous ramènent de façon directe à ce qui constitue l'acte de communiquer: le dialogue, l'échange, le partage. Le week-end du 20 au 22 août, le petit village d'Eastman, situé au cœur des Cantons-de-l'Est, vibrera de nouveau au rythme de la plume et des mots.

Le concept? Au cours de ces trois jours, les visiteurs sont invités à écrire des lettres qui seront envoyées gratuitement partout dans le monde. Une gracieuseté de Postes Canada, partenaire important de l'événement, qui s'inspire directement des «Nuits de la correspondance» nées il y a une dizaine d'années à Manosque, dans le sud de la France. La Société des nuits d'Eastman (SONE), une association culturelle locale formée en 2002, est responsable de la mise sur pied de ce festival littéraire original, appuyée il est vrai par une petite armée de bénévoles. C'est la comédienne et écrivaine Louise Portal, consacrée muse de l'événement, qui est en grande partie à l'origine de cette initiative.

«*La lettre est peut-être la forme d'écriture qui est à la portée de tout le monde et qui nous fait entrer tout de suite dans un monde de vérité intime*», explique Jacques Allard, directeur littéraire de la maison Hurtubise HMH et responsable de la programmation de l'événement. «*C'était d'emblée la voie idéale pour amener le plus de gens possible à la littérature*», poursuit-il.

Et c'est ainsi que l'an dernier, alors que quelque 1300 lettres ont été écrites en deux jours par près de 600 épistoliers et épistoliers, que plus de 3000 personnes ont circulé dans le village et que la plupart des lectures-spectacles ont affiché complet, le festival littéraire a su démontrer la justesse de son créneau. C'est un succès qui fait la preuve, estime Jacques Allard, qu'il est possible de faire de l'animation littéraire véritablement populaire au Québec.

Situé au cœur même du village, le site des Correspondances pourra bénéficier de la présence constante d'un écrivain public, d'animation musicale, de plusieurs cafés littéraires et d'expositions d'art visuel s'inspirant de l'épistolaire. Et qui dit festival littéraire dit forcément écrivains: Lise Bissonnette, Aline Apostolska, Marie-Claire Blais, Hugues Corriveau, Louise Dupré, Christiane Lahaie, Louise Portal, Robert Lalonde, Martine Audet et André Brochu sont au nombre des auteurs qui participeront à cette seconde édition des Correspondances d'Eastman.

Encore une fois, de nombreux «jardins et chambres d'écriture» serviront de lieux d'inspiration aux épistoliers — voire aux simples promeneurs. Aménagés un peu partout dans le village, chez des commerçants et des résidents, ces lieux souvent magnifiques que sont la Chambre des nymphes et sa vieille grange du XVIII^e siècle, la Chambre du vieux presbytère ou encore le Jardin de l'utopie, mettront leur atmosphère unique au service de l'art épistolaire. Au bord de l'eau vive, sous un arbre, dans un jardin privé insoupçonné ou au milieu d'une galerie d'art, les visiteurs pourront ainsi donner libre cours à leur imagination.

Correspondance entre les arts

L'une des clés du succès des Correspondances d'Eastman réside sans doute dans le caractère multidisciplinaire de l'événement. A ne pas rater le samedi 21 août en soirée «*Rendez-vous de Nohant*», une lecture-spectacle qui devrait être le clou de ce festival, au cours de laquelle la comédienne Marie-Thérèse Fortin, accompagnée en musique par le pianiste Christian Parent, «interprétera» quelques-unes des lettres écrites par George Sand à Frédéric Chopin. Le dimanche 22 août à 11h, la lecture-spectacle «*Alfred DesRochers et la vie littéraire des années 1930*» s'inspirera pour sa part des lettres d'Alfred DesRochers et de nouvelles écrivaines de l'époque, telles que Germaine Guévremont, Eva Sénécal ou Jovette Bernier (avec Robert Lalonde et Lysanne Gallant).

Le samedi 21 août à 11h, un Café littéraire sur le discours amoureux, intitulé «*Je t'aime, je t'écris*», sera animé par Danielle Laurin et proposera de brèves lectures et un débat en présence d'Aline Apostolska, de

VOIR PAGE E 2: LETTRES

Le festival littéraire des Correspondances d'Eastman

fait la preuve qu'il est possible

de faire de l'animation littéraire

véritablement populaire au Québec

LIVRES

BLOC-NOTES

Les vrais frissons de l'aventure



Odile Tremblay

Longtemps, les noms de Lewis et Clark rencontrèrent un écho assourdi dans mon esprit. Noms à poils et à plumes sur fond d'explorations lointaines, héros nébuleux d'une Amérique de folklore. Bien du brouillard, quant au reste. Appelons ça de l'ignorance.

En mai dernier était célébré le bicentenaire de leur expédition, qui reliait pour la première fois les États-Unis d'est en ouest, entre Mississippi et océan Pacifique. Nos journaux avaient rappelé l'épopée, journaux parcourus par moi d'un œil distrait. Erreur!

Ça prenait un libraire pour m'allumer. Comme je m'envolais en juillet vers l'Ouest américain, mon libraire m'a refilé les journaux de Meriwether Lewis et de William Clark. On les trouve en français chez Phébus, sous la direction de Michel Le Bris, lequel a comprimé en deux tomes l'essentiel des volumineux carnets de bord.

Lecture d'avion ou de route, me dis-je. On verra bien. Et les voilà dans ma besace...

Pouvais-je deviner que le récit au quotidien de ces trépidantes aventures me tiendrait langue à terre jusqu'au mot «fin»?

Il faut dire que l'expédition méritait vraiment de passer à la légende. Durant deux ans et cinq mois, entre 1804 et 1806, Lewis et Clark, avec une trentaine d'hommes à leurs côtés, ont parcouru en bateau, à cheval, à pied 15 000 kilomètres de pays.

Grizzlis, rapides, tribus indiennes parfois hostiles, faim et froid les attendaient au détour. Ajoutez les moustiques voraces et, au menu gastronomique, les chiens et les chevaux qu'il fallut bien se résoudre à manger. Et ils en ont mangé, des calmets de paix sous les tentes, et donné des mépris aux belles Indiennes. Les westerns (qui ont puisé

allègrement leurs scénarios à ces récits) possèdent moins d'imagination que leurs réalités.

Le président Thomas Jefferson avait chargé les deux capitaines de trouver une route de traite vers l'ouest, en puisant des données sur la faune, la flore, la géologie, l'éthnologie. D'où l'amas de documents: une trentaine de journaux, sans compter le reste, une manne de renseignements encore inépuisable.

Aux États-Unis, on ne compte plus les études consacrées à cette expédition mémorable, où deux civilisations se trouvèrent pour la première fois face à face. Parcourir ces journaux-là, c'est remonter aux sources de l'américanité. La conquête de l'Ouest s'est enroulée à leur suite, et les tribus indiennes furent décimées dans leur sillage.

Durant mes vacances d'été, deux routes du voyage se sont alors croisées. La mienne sur les chemins du Grand Canyon ou de Monument Valley. La leur, autrement plus houleuse, préservée par la grâce de l'écriture.

A Lewis et Clark les vrais frissons de l'aventure, mais à moi aussi les paysages de pics, de gouffres et de déserts. L'Amérique sauvage est si belle, si spectaculaire. Ses habitants la méritent-ils vraiment? Vaste question.

Ma randonnée à travers l'Utah, l'Arizona, le Nevada, quoique en dehors du circuit de Lewis et Clark, trouvait sa résonance en eux. Les canyons décrits dans le livre faisaient écho à ceux des gorges dont la vue me procurait le vertige. D'identiques chevreuils mules broutaient dans les mon-

tagnes et dans le récit.

Entre-temps, je faisais connaissance avec les deux chefs de mission. Lewis: méthodique, neurasthénique, misanthrope, toujours en chasse avec son chien pour fuir la société de son équipage (il se suicidera après son retour à la civilisation). Clark: les pieds sur terre, curieux des peuples rencontrés, adoré de ses hommes mais traînant avec lui son esclave noir. Qui revient vraiment intact de pareils voyages? Plusieurs membres de l'expédition périrent peu de temps après leur arrivée.

Au Québec, le grand spécialiste de Lewis et Clark est l'historien et ancien ministre de la Culture Denis Vaugeois. Celui-ci a publié en 2002 *America - L'expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*. Le sujet le passionne au point d'avoir dévoré les 13 volumes non expurgés des journaux de l'équipe, d'avoir emprunté la piste des découvreurs. Et puis, sur les traces de Lewis et Clark, Vaugeois a rencontré... des Québécois (appelés alors Canadiens), rarement identifiés comme tels, précisément.

Michel Chalout, autre mordu de cette odyssée (il a refait cinq fois l'historique trajet), publiait l'an dernier, toujours chez Septentrion, en donnant suite au livre de Vaugeois, *Les Canadiens de l'expédition Lewis et Clark*. La présence canadienne est attestée.

Or, cette semaine, *Le Monde* y va d'un imposant dossier quotidien sur ce légendaire périple. Gros hic, toutefois. Les Québécois du groupe y sont transformés... en Français pure laine. Nous voilà balayés de leur carte historique. Choquant, ça... Et pourtant. Denis Vaugeois est formel: les

francophones de l'expédition étaient tous canadiens. L'interprète Toussaint Charbonneau (né à Boucherville) et son épouse indienne Sacagawea, la femme-oiseau, qui mit au monde leur fils Jean-Baptiste en cours de route, furent des acteurs clés du voyage de Lewis et Clark. Tout comme le métis Georges Drouillard (père canadien, mère indienne).

Chasseur émérite du groupe, celui-ci maîtrisait le langage des signes familial aux différentes tribus et devint l'homme de confiance de Lewis. Sans oublier les autres, dont Pierre Cruzatte, le violoneux, qui sut si bien faire giger Blancs et Rouges pour estomper le choc des cultures.

Rappelons que la France s'était posée sur le continent bien avant l'Angleterre. Nos coureurs des bois, enfants d'un nouveau pays s'étendant bien au delà des frontières actuelles, avaient eu le temps de parcourir et de nommer le territoire, de la rivière Plate à l'île des Vaches, en baptisant au passage les tribus Nez percés ou Cœur d'Alène. Les noms francophones parsèment la carte des États-Unis.

De passage en juillet dans le mythique Far West, j'ai compris que les sources de l'empire américain se trouvaient non seulement sous les mocassins de Lewis et Clark, mais également sous ceux de nos propres explorateurs. La toponymie s'en souvient encore. Mais pourquoi les historiens étrangers l'ont-ils donc si vite oublié?

otremblay@ledevoir.com



William Clark



Meriwether Lewis

Librairie Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec

Palmarès des ventes
4 au 10 août 2004

Cette semaine Renaud-Bray a vendu 19 026 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	JC Lattès	21
2	Dictionnaire	PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2005 - 100 ^e anniversaire	COLLECTIF	Larousse	6
3	Roman	MALAVITA	T. BENACQUISTA	Gallimard	10
4	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GAVALDA	Dilettante	6
5	Sport	LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES	P. FOGLIA	La Presse	11
6	Polar	THE DA VINCI CODE	D. BROWN	Doubleday	71
7	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	52
8	Biographie	MA VIE	B. CLINTON	Odile Jacob	5
9	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	67
10	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	69
11	Polar	LA NUIT EST MON ROYAUME	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel	13
12	Polar	CRACKING THE DA VINCI'S CODE	S. COX	Sterling	13
13	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	92
14	Biographie	MY LIFE	B. CLINTON	Alfred A. Knopf	8
15	Santé	MÉNOPAUSE, NUTRITION ET SANTÉ	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	16
16	Polar	LOS ANGELES RIVER	M. CONNELLY	Seuil	9
17	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX	J. K. ROWLING	Gallimard	37
18	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont	23
19	Polar	LA CONSPIRATION DES TÉNÉBRES	T. ROSZAK	le cherche midi	8
20	Roman	LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN PENDANT LA NUIT	M. HADDON	Robert Laffont	21
21	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1, t. 2, t. 3 et t. 4	A. ROBILLOARD	de Mortagne	25
22	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE	P. AUSTER	Leméac/Actes Sud	19
23	Roman	LE SECRET D'EMMA HARTE	B. T. BRADFORD	Presses de la Cité	9
24	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOR	L'Homme	79

MAINTENANT OUVERT

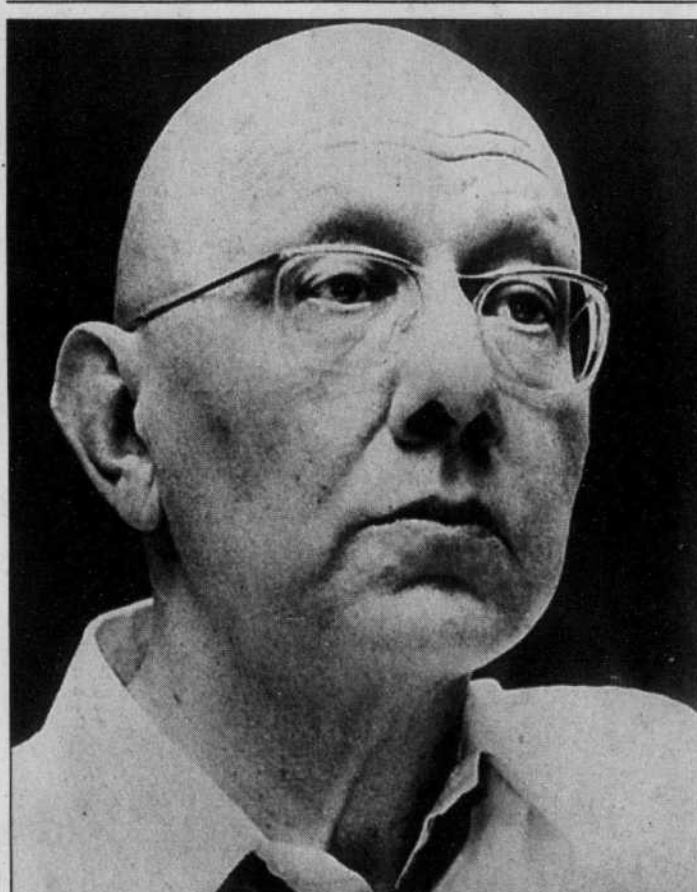
Enfin ! Renaud-Bray
à Pointe-Claire
Centre Fairview

Livres - Musique - Films - Jeux - Papeterie - Cadeaux d'art

25	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	200
26	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	192
27	Loisirs Qc	LES MORDUS, n° 7	M. HANNEQUART	Rudel Médias	9
28	Essais Qc	BIEN COMMUN RECHERCHÉ	F. DAVID	Écosociété	113
29	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1	A. BRASHARES	Gallimard	133
30	Roman	LE DIABLE S'HABILLE EN PRADA	L. WEISBERGER	Fleuve noir	7
31	B.D.	LARGO WINCH, t. 13 - Le prix de l'argent	J. VAN HAMME	Dupuis	8
32	Polar	PRIÈRES POUR LA PLUIE	D. LEHANE	Rivages	11
33	Transport	GUIDE DE LA ROUTE 2004	COLLECTIF	Publications du Qc	6
34	Essais Qc	RAËL, JOURNAL D'UNE INFILTRÉE	MCCANN / POIRIER	Stanké	20
35	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	259
36	Roman	MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	83
37	Biographie	MÉMOIRES	F. PAHLAVI	XO éd.	26
38	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	48
39	B.D.	KID PADILE AND CIE, t. 1 - Vrac	COLLECTIF	Dupuis	16
40	Roman	L'OMBRE DU VENT	C. RUIZ ZAFON	Grasset	12
41	Roman Qc	MIEUX CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	138
42	Roman Qc	LA CHÂTELAINE DE MALLIAC	D. LACOMBE	vib éditeur	104
43	Roman Qc	ÉCHECS AMOUREUX ET AUTRES NIAISERIES	M. SIMARD	Stanké	18
44	Essais Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON, t. 2	L.-P. LAUZON	Lancôt	10
45	Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	27

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

Un réseau de 25 librairies au Québec
www.renaud-bray.com



Le philosophe Cornelius Castoriadis, né à Athènes en 1922, est décédé à Paris en 1982.

GRÈCE

SUITE DE LA PAGE E 1

sur le principe aristocratique de l'élection afin de choisir les meilleurs, mais sur le tirage au sort ou sur la rotation des charges. Rien de plus contraire à la méritocratie populaire préconisée par Couberlin sous le nom de démocratie!

La démocratie fragile des anciens Grecs rejette l'apriorisme, se fonde sur le risque raisonnable et ne permet l'élection que pour les fonctions qui exigent des compétences particulières. Elle atteint sa plénitude vers 510 av. J.-C. et s'effondre vers 404 av. J.-C. à la suite de la guerre désastreuse du Péloponnèse. Avec beaucoup de sagacité, Castoriadis affirme que cet échec d'une société façonnée par un esprit collectif terre-à-terre, qui ne craignait pas le doute et osait rechercher concrètement la justice, a suscité, en désespoir de cause, cette grande évasion vers l'au-delà que constituent l'idéalisme platonicien et les courants mystiques comme l'orphisme.

Férue de symbolisme sacré, la romancière et essayiste Françoise Gange, à qui l'on doit *Le Mythe d'Europe dans la grande histoire*, ne partage pas le rationalisme profond de Castoriadis. Mais, en nous rappe-

lant qu'Europe, nom du continent qui s'est voulu l'héritier de la démocratie antique, est d'abord le nom d'une femme violée par Zeus, elle prolonge la réflexion du grand helléniste sur l'imperfection tragique.

En retrouvant dans le mythe d'Europe l'importance occultée de la femme dans l'imaginaire des civilisations, Françoise Gange souhaite que l'esprit de conquête et la compétitivité cèdent la place à l'union tranquille du masculin et du féminin. Elle nous confirme, sans le dire, la nécessité de remettre en cause le lien entre l'olympisme, «religion de l'énergie» d'après Couberlin, et l'ancienne démocratie grecque, expression de l'incertitude de tout triomphe.

CE QUI FAIT LA GRÈCE

Cornelius Castoriadis
Le Seuil
Paris, 2004, 366 pages

LE MYTHE D'EUROPE
DANS LA GRANDE
HISTOIRE

Françoise Gange
La Renaissance du livre
Tournai, 2004, 216 pages

LETTRES

SUITE DE LA PAGE E 1

Lise Bissonnette, d'André Brochu, de Roch Carrier et de Louise Dupré. Quantité d'autres activités encore viendront marquer ce week-end des Correspondances, bien trop nombreuses pour être toutes citées ici.

Signalons une nouveauté d'importance cette année: les «Ciné-Correspondances», où quelques jeunes et moins jeunes cinéastes du collectif des Films de l'Autre viendront présenter en premier de courtes lettres filmiques créées pour l'occasion, dont Jennifer Allyn, Carlos Ferrand, Hugo Brochu et Sylvie Paradis. «Et c'est là ce qui m'intéresse peut-être le plus, en dehors de la participation populaire, confie encore Jacques Allard. Notre initiative devient une occasion de provoquer la création...»

A noter que la plupart de ces activités exigent un coût d'entrée. De modestes frais d'entrée sur le site (5 \$) donnent ainsi accès à tout le circuit des chambres et jardins d'écriture (où papier, stylo, enveloppes et timbres sont fournis), aux navettes entre les différents lieux, au salon des expositions ainsi qu'aux ateliers de création et aux spectacles gratuits de la programmation pour toute la durée des Correspondances d'Eastman.

Stylo autour du cou, chaussures aux pieds et âme à la révérie, les visiteurs seront sans doute encore nombreux le week-end prochain à déferler dans ce village des Cantons-de-l'Est. Et surtout, n'oubliez pas votre carnet d'adresses...

Les Correspondances d'Eastman, les 20, 21 et 22 août. Renseignements et billets: (450) 297-2265, 1 866 297-3440 ou <www.correspondanceseastman.ca>.

LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

Spectacles, lectures, ateliers, musique, expositions, films, rencontres et bien plus...

Samedi 21 août, 10 h 00
À paraître

Des écrivains nous présentent leurs ouvrages à paraître à l'automne.
Animation: **Tristan Malavoy-Racine**
CHEZ ALFRED • GRATUIT

Samedi 21 août, 13 h 30
La relève littéraire en France et au Québec

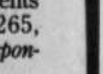
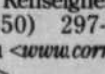
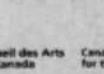
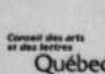
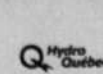
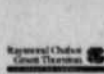
Avec les Français: **Olivier Adam** et **Arnaud Cathrine** et les Québécois: **Martine Audet** et **Maryse Latendresse**.
Animation: **Aline Apostolska**
CHEZ ALFRED • GRATUIT

info@lescorrespondances.ca
(450) 297-2265 ou 1-888-297-3449

Horaires de tous les spectacles et renseignements sur les forfaits hébergement sur le site internet.

WWW.LESCORRESPONDANCES.CA

Les Correspondances d'Eastman 2004, une production de la Société des Nuits d'Eastman, Jacques Allard, président



LIVRES

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Tableau impressionniste

Un homme se tourne vers son passé, vers Gijón, sa ville natale des Asturies, sur le golfe de Gascogne. Il voit renaître une Espagne révolue où, dans la splendeur de l'été, la vie était douce, les rues sentaient la mer et l'insouciance était souveraine. Il raconte son enfance, peuplée de tantes jacasseuses, d'oncles buveurs de cidre, de curés à l'odeur de savon, de cousins étourdissants et de cousines «qui sont des sottes sauf Helena».

Paru pour la première fois en 1952 aux éditions françaises Voies du Sud, ce roman de Julian Ayesta, écrivain et diplomate espagnol décédé en 1996 à Madrid, est tenu aujourd'hui pour une des œuvres majeures de la littérature espagnole d'après-guerre.

Le pouvoir de subversion de l'écriture d'Ayesta, écrit son éditeur de l'époque, est d'autant plus fort que le roman traite de l'enfance et que, sous le couvert d'une fausse ingénuité, il attaque les valeurs de l'Espagne franquiste.

Le cinéaste Pedro Almodóvar a dit un jour que son pays, durant la dictature de Franco, a dormi d'un sommeil de plomb sous l'effet de trois puissants somnifères: la police, la censure et l'Église. Dans le tableau impressionniste plein de fraîcheur et de sensibilité que peint Julian Ayesta, les allusions à ce passé autocratique sont fines, à peine perceptibles. Le roman n'en est que plus bouleversant.



Suzanne Giguère

Dans la splendeur de l'été

Des taches de soleil courent sur l'herbe humide, sur la nappe pleine de taches violettes de vin et de miettes et sur le visage des invités. Le roman s'ouvre sur un déjeuner au jardin suivi de l'heure de la sieste, moelleuse et tiède, dans une après-midi chaude et orange où bourdonnent les abeilles. Une brise bleue et salée souffle de la mer. Quand le soleil commence à décliner, qu'il est grand et de plus en plus rouge, le narrateur et ses frères, avant d'aller nager, enterrent les bouteilles de cidre des adultes dans le sable humide «pour qu'elles restent fraîches». Sur le chemin du retour, ils cueillent des mûres encore chaudes. Ça sent le thym.

Quand les cousins et cousines de Madrid viennent leur rendre visite, c'est la fête. Le soir, à la clarté de la lune, les garçons pénètrent dans la chambre des filles qui les attendent avec des verres d'eau «en

retenant les rires et les pantalons des pyjamas qui s'acharnent à glisser». Ils leur lancent un traversin avant de s'enfuir dans le corridor. Furieuses, les oreillers à la main, les filles poursuivent les garçons et tout finit dans une lutte corps à corps dans un vacarme épouvantable.

L'année scolaire reprend. La présence de sa cousine Helena a suscité chez le narrateur un sentiment trouble nommé désir. Pensionnaire au collège, il fait ses premiers rêves érotiques. «C'était horrible comme on souffrait tout le temps de lutter et de lutter contre la tentation... jamais on ne pourrait venir à bout de la tentation.» Il tremble de peur à l'idée de mourir en état de péché mortel, ce qui équivaldrait dans son esprit à «couronner Dieu d'épines une fois encore».

Le souvenir oppressant d'une morale religieuse étouffante disparaît. Renaît l'été. De nouveau les rues du matin sont remplies de l'odeur des algues de la mer. Les prés ne sont que taches de lumière. Ça sent le romarin, la rose et le jasmin. Le narrateur retrouve sa cousine. «Helena m'attendait à la porte du jardin avec son ensemble de bain à fleurs rouges et dorées et son large chapeau de paille, toute joyeuse, débordante d'amour et de vie, avec ses cheveux blonds pleins de soleil et un gros orteil qui sortait par un trou de l'espadrille et remuait comme un souriceau qui m'aurait provoqué et que j'avais envie de mordre, de mordre toute ma vie durant.»

Après la baignade, ils explorent les grottes à

même la falaise et débouchent dans un autre monde, étrange et d'une grande beauté. C'est là qu'ils échantonnent leurs sangs comme jadis le firent la déesse Héléne et Phébus, l'empereur d'Athènes, dans un rituel initiatique immémorial. Le roman s'achève sur une scène montrant les enfants marchant serres l'un contre l'autre. Tendre époque où il suffisait de prendre la main de sa cousine pour mourir «de plénitude, de joie».

Roman sur la force du souvenir et la mélancolie d'un monde éphémère, *Helena ou la mer en été* est un roman tendre et chaleureux porté par l'enchaînement libre des images et un flot d'impressions sensorielles qui masquent une période sombre de l'histoire de l'Espagne douloureusement enfouie. Une occasion rare d'entendre une voix d'une primitive beauté.

HELENA OU LA MER EN ÉTÉ

Julian Ayesta

Traduit de l'espagnol par Bernard Lesfargues

Les Allusifs

Montréal, 2004, 88 pages

Un roman sur la force du souvenir et la mélancolie d'un monde éphémère

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

L'œuvre ouverte

Les nouvelles de Lisa Moore nous arrivent enveloppées d'un halo d'énergie brute

CHRISTIAN DESMEULES

Écrivaine canadienne-anglaise née en 1964 à Saint John's, Terre-Neuve (où elle habite encore aujourd'hui), Lisa Moore propose avec *Open* une dizaine de nouvelles qui imposent une entêtante mélodie en mode mineur faite d'impressionnisme, d'images flottantes, de réflexions et de subtils jeux de lumière.

À travers une attention lente pour les détails hors champ, pour ce que l'œil voit mais ne retient pas toujours — des blessures mal cicatrisées, des fractures intimes, un mal de vivre trop fardé —, l'écrivaine explore le doute sous toutes ses formes. La jeunesse révolue, le temps qui passe comme une étoile filante, l'amour refroidi. En dix ou en soixante pages se déroulent sous nos yeux de lecteurs des histoires d'hommes et de femmes que la vie sépare lentement: amitiés flétries, couples désordonnés ou faillites profondes.

Son écriture sensuelle et mordante, singulièrement minutieuse, lui a valu avec cette seconde œuvre une assez large reconnaissance critique au Canada anglais. Collages de dialogues, d'idées ou de sensations, les souvenirs vont et viennent au moyen d'une narration chaotique qui semble être la «méthode» privilégiée de Lisa Moore.

Celle d'un art du récit «cinématographique» (mais à la Bergman) qui nous donne plus à ressentir qu'à penser: «*Laura saturée, le champ cinématique de lumière bleue qui entourait un téléphone silencieux que nous désirions faire sonner. Nos règles. Le crépuscule, tout seul, le crépuscule, en revenant à la maison à pied de l'école après une partie de volleyball, et la lumière qui désertait la chaussée. Je regarde mon mari, j'essaie de me sentir insatisfaite, mais je n'y arrive pas, c'est un bel homme.*»

Minimalisme et immobilité

Un savoir-faire qui souligne ainsi tout le minimalisme et l'immobilité des personnages, attentifs à la vie qui bat autour d'eux: une mouche prise entre les châssis d'une fenêtre, un chat qui remue les oreilles, le tintement d'une tasse dans sa soucoupe, des craquelures d'éclairs au milieu d'un ciel sombre.

Pour la plupart posées dans cette géographie terre-neuvienne de bout du monde, d'embruns et de solitude, les nouvelles de Lisa Moore nous arrivent enveloppées d'un halo d'énergie brute, sorte de menace permanente ou d'équilibre précaire qui leur confère une grande partie de leur beauté et de leur mystère.

Et chaque fois, c'est toute l'étendue du réel qui s'engouffre dans l'ouverture béante de l'écriture. Une œuvre «ouverte» et parfois exigeante qui saura laisser au lecteur toute la latitude qui lui convient.

OPEN

Lisa Moore
Traduit de l'anglais (Canada)
par Dominique Fortier
Éditions Boréal
Montréal, 2004, 286 pages



© SHEILAGH O'LEARY

Son écriture sensuelle et mordante a valu à Lisa Moore une assez large reconnaissance critique au Canada anglais.

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

LIVRES D'OCCASION DE QUALITÉ

- ◆ Livres d'art
- ◆ Littérature
- ◆ et de collections
- ◆ Philosophie
- ◆ Canadiana
- ◆ Sciences humaines
- ◆ Livres anciens et rares
- ◆ Service de presse

Faites-nous part de vos desiderata

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal), Montréal

514-522-8848 1-888-522-8848

7 jours 7 soirs de 10h00 à 21h00

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Olivieri
librairie • bistro

C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

J'ai pas le temps, je m'en vais lire...

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Metro Côte-des-Neiges
tel.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

CONTES

Après Marie Calumet

LOUIS CORNELIER

On connaissait Rodolphe Girard pour son savoureux et centenaire *Marie Calumet*, dont la fraîcheur juvénile compensait, disons, les rondeurs stylistiques. Le reste de son œuvre, qui compte quelques romans, plusieurs courtes pièces de théâtre et des dizaines de contes, n'était plus accessible et cela désolait ceux qui, comme moi, tiennent cet ancien journaliste d'origine trifluviennaise pour une des voix les plus vivantes de notre littérature du terroir.

C'est donc cette triste situation que vient un peu corriger la collection «Bibliothèque québécoise» en publiant *Nouveaux contes de chez-nous*, un recueil de dix contes publiés dans les journaux de l'époque, c'est-à-dire entre 1909 et 1953. Toujours aussi alerte que dans son célèbre roman publié en 1904, l'écrivain s'y impose comme un solide conteur, à l'aise autant dans la veine humoristique que dans le registre plus mélodramatique.

Donnant vie à un sombre bosu qui vend son âme au diable pour les yeux d'une belle, à un jeune Français canadien enlevé par les Iroquois, à un fou du village métamorphosé en ours grizzli et à une presque vieille

filles qui doit à un fer à cheval un mariage tant souhaité, Girard captive et fait rire. Dans le genre triste, son jeune Français infirme, patriote et amoureux, fusillé par les Allemands, ébranlé et sa Française, Gaspésienne et blonde, trahie par un malentendu, arrache les larmes.

Réjouissant

Conteur fringant et véritable maître dans l'art de la description physique des personnages, Girard, sur le plan narratif, tourne les coins rond, mais c'est toujours pour éviter les longueurs qui, si elles ajoutent parfois de la grâce au style, ennui trop souvent l'amateur d'histoires courant vers leur dénouement.

On ne savait trop, jusqu'à cette publication, à quoi s'en tenir à cet égard, mais on imaginait mal l'auteur du pétillant *Marie Calumet* en écrivain barbant. Ces *Nouveaux contes de chez-nous*, qu'on n'attendait plus et qui, donc, nous surprennent tout en nous réjouissant, prouvent que nous avions sacrément raison.

NOUVEAUX CONTES DE CHEZ-NOUS

Rodolphe Girard
«Bibliothèque québécoise»
Montréal, 2004, 200 pages

À L'ESSENTIEL

On sait à quel point la perception et la sensation trouvent un point d'équilibre dans l'écriture de Bernard Noël. *Un trajet en hiver* est habité par cette expérience du regard qui communique avec le monde extérieur. Lors de nombreux voyages en train, un narrateur s'efforce de décrire l'existence visible à l'image d'un reflet aux multiples nuances. Il y a les conversations, les arrêts, de même que les rêveries qui se chevauchent au fil d'une quête des plus solitaires. Après la lecture de *Malheur indifférent* de Peter Handke, une constatation judicieuse s'ajoute au parcours suivi: le monde n'est le monde qu'à force de choses nommées, autrement il ne serait qu'un entrepôt. À moins qu'il ne soit le monde qu'à force de ressembler à l'habitude que nous avons de lui.

Ainsi, l'auteur de *La Langue d'Anna* entreprend un périple dans l'illusion du réel face à une mémoire en état de veille. Du coup, il invite à croire que, dans la vie, les mots n'ont d'habitude qu'un sens; dans l'écriture, ils peuvent en avoir plusieurs à la fois. Alors, ils débordent, et le lecteur est invité à voir tout ce qu'ils font sous eux. Un livre dense et subtil sur la présence immédiate au monde.

David Cantin

UN TRAJET EN HIVER

Bernard Noël
P.O. L. éditeur
Paris, 2004, 91 pages

LUNDI 16 AOÛT

NAZIM HIKMET

Moscou, 3 juin 1963

Mise en lecture

ALICE RONFARD

Collage

CHRISTIAN VÉZINA

Avec

FRANCIS LA HAYE

JACINTHE LAGUÉ

JACQUES LAVALLÉE

CHRISTIAN VÉZINA

LUNDI 23 AOÛT

NATHALIE SARRAUTE

ou tous les états du dire

Collage et mise en lecture

DENIS LAVALOU

Avec

CHRISTIAN BÉGIN

FRANÇOISE FAUCHER

MARIE-JOSÉE GAUTHIER

DENIS LAVALOU

MARIE-LOUISE LEBLANC

LUNDI 30 AOÛT

GAUVREAU:

FRAGMENTS LIBRES

Collage et mise en lecture

DOMINIQUE LEDUC

Avec

MARC BÉLAND

ÉRIC BERNIER

MARKITA BOIES

MAXIM GAUDETTE

MARIE-FRANCE MARCOTTE

FESTIVAL DE TROIS
AU CŒUR DES MOTS

BILLETTERIE
MAISON DES ARTS DE LAVAL 450.667.2040
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval
RÉSEAU ADMISSION 514.790.1245

TARIFS
Prix régulier: 20\$
Prix étudiants et aînés: 18\$
(taxes incluses)
Série abonnement: 25% de réduction

Tous les spectacles débutent à 20h00

du 2 au 30 août 2004

Québec Laval

Alfred Dallaire M
A la Page Campagne

LE DEVOIR

LIVRES

ESSAI QUÉBÉCOIS

L'usure contre la démocratie

Thème philosophique plus que millénaire, l'usure, que d'aucuns considèrent comme ne relevant que du droit et de l'économie, entraîne aussi «un questionnement proprement éthique puisque cette préoccupation concerne l'évaluation des pratiques de domination d'humain par l'humain». Est-il, en effet, légitime, voire moral, de s'enrichir sur le dos de ceux qu'on prétend aider en leur prêtant de l'argent à intérêt? Cette simple question, qu'on pourrait croire accessoire en regard d'autres qui nous semblent plus fondamentales, met pourtant en jeu le socle même de la démocratie. C'est, en tout cas, la thèse que défend l'éthicien Jean-François Malherbe avec un impressionnant brio dans un petit essai intitulé *La démocratie au risque de l'usure - L'éthique face à la violence du crédit abusif*.

Nos sociétés, on ne le sait que trop, vivent avec l'usure et en subissent, cruellement, les conséquences: appauvrissement des uns et enrichissement des autres sur la base d'un échange inégal qui a pour résultat de réduire de plus en plus d'individus, et même certains pays en entier, au statut de débiteurs totalement privés de liberté. Plus grave encore, ajoute Malherbe, tous, prêteurs et emprunteurs, finissent par être «les victimes solidaires d'un processus social pathologique qui les entraîne malgré eux dans cet antagonisme» et mine l'idéal démocratique. C'est, en fait, en passant par le thème de l'usure, tout notre rapport à l'argent que met en question le philosophe dans cet exercice d'éthique appliquée.

Que dit la tradition?

La tradition philosophique occidentale est presque unanime à condamner le prêt à intérêt. La plupart des textes bibliques le considèrent comme un geste immoral qui cause l'appauvrissement du prochain. Les pères de l'Église, Platon, Aristote et Thomas d'Aquin le récuser avec force. Marx, et plus sévère et le plus convaincant à cet égard, y voit une double exploitation du travailleur: «D'abord parce que ce dernier produit l'accumulation du capital par le surtravail qu'il fournit sans rémunération. En



Louis Cornéliier

suite parce que, pour survivre [c'est-à-dire reconstruire sa force de travail], il est contraint d'emprunter ce même argent et de verser un intérêt au prêteur qui le lui a extorqué.»

Le sociologue Georg Simmel y lit un phénomène de «décollement de l'économie monétaire par rapport aux valeurs d'usage», accompagné d'un processus d'abstraction qui exproprie «le sujet humain de sa propre subjectivité». Dans la logique de Rawls, enfin, la pratique du prêt à intérêt ne se justifie que si elle permet «l'amélioration de la situation socioéconomique de l'emprunteur tout autant que du prêteur», ce qui, on en conviendra, ne correspond pas souvent aux pratiques actuelles (sauf, peut-être, dans le cas de certains prêts hypothécaires).

L'esprit du capitalisme, pourtant, issu d'une certaine tradition calviniste qui soutient que «la production de richesse est le signe de la prédestination au salut», s'impose sous la pression de ceux, héritiers opportunistes d'une tradition que souvent ils ne connaissent même pas, qui y trouvent leur intérêt.

Pour Malherbe, l'usure — une pratique criminelle, écrit-il — constitue un symptôme criant d'une pathologie sociale généralisée: «La cohésion sociale que nous connaissons n'est pas de l'ordre de la convivialité mais de la compétition.» Aussi, la logique économique actuelle se caractérise par trois attitudes délétères qui dépassent l'individu de sa propre subjectivité et attendent, partant, à l'idéal démocratique.

La «chrématite», d'abord, désigne une perversion du rapport à l'argent qui «impose l'accumulation des richesses comme seule forme possible d'expres-

sion de [la] liberté». La «chronite», ensuite, et son idéologie «le temps, c'est de l'argent», disqualifie «toute conduite dont le rapport au temps ne serait pas quantifiable», c'est-à-dire, par exemple, «la méditation nécessaire à la lucidité». L'«hypocrite», enfin, substitue le calcul à la pensée et enferme l'humain dans la «besogne» en le persuadant que le calcul vaut mieux que ce bavardage qu'est la pensée.

Le problème, c'est que la démocratie, pour exister, requiert des sujets libres, lucides et rationnels et repose donc sur les interdits de l'élimination de l'autre, de sa manipulation et du mensonge. Or, constate Malherbe, les pratiques usuraires, violente manifestation de la pathologie déjà mentionnée, méprisent ces trois interdits: «En effet, un tel recours finit par exclure socialement [c'est-à-dire par «assassiner symboliquement»] ses victimes, réduit ces dernières à n'être que des producteurs de plus-value, et suppose l'exercice systématique de fausses représentations, c'est-à-dire du mensonge.»

Une éthique de la résistance

Pour combattre cet enfer social, causé, je le rappelle, par une logique économique globale qui n'a rien de naturel et dont l'usure n'est qu'une des manifestations, le philosophe propose une éthique de la résistance visant à soutenir la dynamique démocratique. Trois voies principales, selon lui, sont à explorer.

D'abord, «répudier tout surtravail» puisque «toute production d'intérêt usuraire sur le marché de l'argent est tributaire d'un travail presté quelque part sur la planète et qui demeure impayé». Il ne s'agit pas, concrètement, de se lancer dans une quête de justice absolue, mais de lutter à la mesure de nos moyens pour diminuer les taux d'intérêt et, par conséquent, le surtravail.

Deuxième voie de la résistance: récuser, pour reprendre les termes de Heidegger, «l'obstacle principal qui entrave le devenir-soi authentique de l'hu-

main», qui est «la réduction du temps vécu au seul temps de la technique, c'est-à-dire précisément au temps mesurable», et renouer avec le temps de la méditation (au sens de: qui n'exige ni calcul ni rendement).

Troisième voie, liée à la précédente: «délouer l'interdit de penser», c'est-à-dire retrouver la voie du dialogue intérieur («Les meilleurs», écrit Hannah Arendt que cite Malherbe, sont ceux qui savent que, quoi qu'il arrive, aussi longtemps que nous vivons, nous sommes condamnés à vivre avec nous-mêmes») et celle de l'intersubjectivité critique en acceptant de participer au dialogue démocratique engendré par la rencontre ouverte des «jeux de langage» (un terme que le philosophe emprunte à Wittgenstein et qui désigne des visions du monde particulières qui s'incarnent dans des logiques langagières). «Telle est finalement, écrit Malherbe, l'exigence de la pensée qui est la «voie royale» du devenir-soi: dialoguer avec l'autre et avec «soi-même comme un autre», pour reprendre la belle formule de Paul Ricoeur.»

Paru en mars de cette année, ce petit livre n'avait pas vraiment attiré mon attention. Son sujet, croyais-je alors, était trop restreint, voire banal, pour mériter une lecture attentive. J'avais tort. Avec une rare efficacité, Jean-François Malherbe y fait la preuve que la bonne philosophie peut, à partir de presque rien, nous amener à l'essentiel.

louiscornellier@parroinfo.net

LA DÉMOCRATIE
AU RISQUE DE L'USURE
L'ÉTHIQUE FACE À LA VIOLENCE
DU CRÉDIT ABUSIF
Jean-François Malherbe
Liber
Montréal, 2004, 120 pages

Les principes de Bernard-Henri Lévy

Tout l'univers de BHL est exposé dans ce monument intellectuel où l'autodéfense le dispute en intensité à l'engagement en faveur d'une foule de causes essentielles

LOUIS CORNELIER

Bernard-Henri Lévy (BHL) séduit et tape sur les nerfs à la fois. Styliste hors pair, ce philosophe, c'est rare, brille autant dans les travaux de fond (qu'on pense, parmi tant d'autres, à son *Testament de Dieu*, à ses *Aventures de la liberté* et à son *Siècle de Sartre*) que dans les interventions ponctuelles.

A vingt ans, mes amis s'en souviennent, j'étais son fan fini. Aujourd'hui, je lui reste, en partie par nostalgie, attaché, mais à distance. Sa pensée, foisonnante mais étonnamment constante, continue de me stimuler, mais mes réserves à son égard ont pris le pas sur mes enthousiasmes.

Incarnation quintessenciée de la gauche dite caviar qui fraie avec les puissants de ce monde tout en défendant leurs victimes, BHL reste donc, pour moi, une sorte de référence, mais sa vision du monde de «jet-setter» m'en éloigne fréquemment. J'étais subjugué; je suis devenu, avec le temps, critique, mais je lis toujours, presque systématiquement, ce brillant intellectuel avec qui je partage une insatiable passion pour le débat argumenté sur tous les enjeux contemporains.

Tout au long de cet été qui s'achève, ses deux plus récents ouvrages ont été pour moi des sources constantes de stimulation intellectuelle. *Jours de colère* et *Récidives*, respectivement sous-titrés *Questions de principe huit* et *Questions de principe IX*, s'inscrivent dans la veine des interventions ponctuelles et offrent, en ce sens, un panorama presque complet des principes qui guident le philosophe, même à la petite semaine.

Composé des blocs-notes hebdomadaires donnés par BHL au magazine *Le Point* pendant la période qui s'étend du 5 janvier 2001 au 25 mars 2004, *Jours de colère* se veut, en quelque sorte, la chronique des fidélités, des doutes et des ferveurs d'un intellectuel dans le feu de l'action.

Outre des commentaires sur ses multiples lectures et sur les événements de l'actualité politique française et internationale (Irak, Israël, Tchétchénie), BHL y livre ses réflexions sur les altermondialistes (ils ont tort d'être radicalement antilibéraux et antiméricains mais raison de se préoccuper de la mise en des nations prolétaires, de proposer l'abolition de la dette des pays pauvres et l'instauration de la taxe Tobin et de lutter pour soustraire certains biens communs à la logique marchande), sur cette nouvelle marotte d'une certaine gauche communautaire qu'est la démocratie de proximité («Défaite de cette distance réglée entre le local et le général qui fait la vraie politique»), sur la nécessité d'appuyer la gauche modérée plutôt que l'extrême gauche, sur le pape («cet orateur immense et inspiré», «ce combattant du Droit et de l'universalisme vrai») et même, eh oui, sur l'humour de Dieu («antisémitisme



«Une philosophie, écrit Bernard-Henri Lévy, est un style avant d'être un système. Un ensemble de gestes et d'attitudes avant d'être une collection de textes et de concepts.»

me gras, épais et, puisque le public semble avoir applaudi, malheureusement populaire»).

Ce n'est là, évidemment, qu'un échantillon des mille et un sujets abordés par ce maître du bloc-notes — un genre populaire en France mais négligé au Québec — dont les principaux combats demeurent la paix dans la région israélo-palestinienne (BHL est partisan de l'échange «paix contre territoires» et d'une «séparation unilatérale»), la solidarité avec la Tchétchénie martyre, une solution multilatérale au bourbier irakien et la guerre intelligente au terrorisme islamofasciste. Il ne s'agit pas, écrit-il par exemple, d'opposer l'Islam et l'Occident, mais d'appuyer l'islamisme éclairé contre l'islamisme fanatique.

Philosophie et style

«Une philosophie, écrit BHL, est un style avant d'être un système. Un ensemble de gestes et d'attitudes avant d'être une collection de textes et de concepts. C'est, disait Nietzsche, une ascèse. Au sens propre, des règles de vie.» Voilà, très justement, l'esprit qui se dégage de cette collection de textes qu'est *Récidives*,

un pavé de mille pages qui approfondit les thèmes et sujets effleurés par *Jours de colère*, tout en revenant sur d'autres combats récents (la défense de la Bosnie, plus particulièrement).

Tout l'univers de BHL (la philosophie, la littérature, le cinéma, le théâtre, les arts, la passion du grand reportage, la question juive, le fascisme français, les pays en guerre, la polémique) est exposé dans ce monument intellectuel où l'autodéfense (l'homme est souvent attaqué), parfois tordue, le dispute en intensité à l'engagement en faveur d'une foule de causes essentielles.

BHL y multiplie les hommages — à Romain Gary, à Cioran, mais surtout à Malraux, «source la plus vive» de la «nouvelle philosophie» —, y converse avec Coppola et Woody Allen, y défend bec et ongles ses œuvres les plus controversées (ses films, son *Idéologie française*, son *Qui a tué Daniel Pearl?*), y défend la psychanalyse (même s'il affirme être «un agnostique de l'inconscient»), y décline ses amitiés et ses inimitiés mais, surtout, il y philosophe et débat avec une ardeur et une intelligence renversantes.

Le style — absolument unique, très élégant mais maniéré — peut finir par tanner, la posture de gauche jet-set irrite souvent et les jugements catégoriques (sur le fascisme à la française et sur le nationalisme en général, par exemple) choquent parfois, mais une conclusion, néanmoins, s'impose: BHL, malgré ses défauts, reste un penseur d'une remarquable puissance, doublé, c'est plus rare, d'un intellectuel audacieux qui ne craint pas d'affronter la fureur du monde (dans la poudrière pakistanaise, entre autres, sur les traces de Daniel Pearl). On peut, il faut, parfois, s'y opposer, mais le lire, à coup sûr, déniaise.

JOURS DE COLÈRE

QUESTIONS DE PRINCIPE HUIT
Bernard-Henri Lévy
Le Livre de poche
Paris, 2004, 448 pages

RÉCIDIVES

QUESTIONS DE PRINCIPE IX
Bernard-Henri Lévy
Grasset
Paris, 2004, 1008 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Des livres pour aimer les livres

CAROLE TREMBLAY

Voilà encore une preuve qu'on ne doit pas se fier aux apparences. Sous la couverture un peu terne et le titre assez banal de cet ouvrage se cache un petit trésor: un documentaire vraiment, mais vraiment bien fait sur l'histoire du livre. Tout y est, et joliment tourné en plus. L'approche documentaire est sobre, mais empreinte d'une passion contagieuse pour son objet. On y trouve une présentation des différentes formes qu'a prises le livre depuis ses premiers balbutiements, ses diverses fonctions à travers les âges, les métiers du livre, sa confection de A à Z et une invitation à l'ouverture et à la curiosité en ce qui concerne la lecture. Le texte, limpide et sans fioritures, est accompagné d'une abondante iconographie.

«Chaque livre est une expression personnelle: celle de l'auteur. Chaque lecture est une expérience personnelle: celle du lecteur. Le livre est le lieu où ces deux regards se rencontrent.» Voilà comment l'objet est défini dans l'introduction. À partir de cette prémisses, l'auteur démontre que tout un monde s'ouvre aux lecteurs, qu'ils soient friands de bédé ou de philosophie. On peut mettre cet ouvrage entre les mains des enfants de neuf ans et plus, mais il fera aussi le bonheur des enseignants et des animateurs qui rêvent d'un outil concis mais complet sur le sujet.

LE LIVRE:

TOUT UN ROMAN!

Nicolas Duffour
Autrement junior, Série Arts
Paris, 2004, 64 pages
À partir de neuf ans

Ceux qui ont à susciter la passion de la lecture chez les plus jeunes doivent parfois faire preuve d'un peu plus d'imagination. *1001 activités autour du livre* propose non pas 1001 mais une soixantaine d'idées folles et moins folles pour faire vivre les livres auprès des enfants de deux à huit ans. L'ouvrage débute sur les 10 droits du (jeune) lecteur, inspirés de ceux de Daniel Pennac. Il explore ensuite le livre sous toutes

ses facettes, du contenu au contenu. Les activités s'organisent à partir du récit, du plaisir des mots, des illustrations ou de l'objet lui-même. On creuse l'histoire, on la détourne ou on la prolonge. Elle se déploie dans la troisième dimension à l'aide du théâtre, des marionnettes ou des bricolages. Bref, de quoi s'amuser pendant des heures à l'école, à la garderie ou à la maison.

1001 ACTIVITÉS
AUTOUR DU LIVRE

RACONTER, EXPLORER,
JOUER, CRÉER
Philippe Brasseur
Casterman
Paris, 2004, 124 pages

L'ours qui aimait les histoires est un album aussi chaud et douillet qu'un oursin de peluche. Il raconte la tendre histoire d'un apprentissage fait tout en douceur par l'entremise de la lecture. Un jour, un jeune ours découvre un morceau de papier dans la forêt. Intrigué et fasciné par les petites inscriptions qui s'y dessinent, le plantigrade ramène le bout de papier dans sa caverne. Plusieurs années plus tard, alors qu'il se promène dans les bois, il aperçoit une femme assise, le regard plongé dans un objet rectangulaire rempli de ces petites inscriptions. La femme, réalisant qu'elle a de la compagnie, se met alors à lire à haute voix. Jour après jour, l'ours revient écouter cette musique inconnue qui lui permet de partager la tristesse, la peur et la joie ressenties par sa nouvelle amie. Merveilleusement illustré par les pastels lumineux de Jim LaMarche, cet album traduit avec beaucoup d'émotion l'immense bonheur de se faire lire des histoires par quelqu'un qu'on aime.

L'OURS

QUI AIMAIT
LES HISTOIRES

Texte de Dennis Haseley
Illustrations de Jim LaMarche
Casterman
«Les albums Duculot»
Paris, 2004, 32 pages

Les enjeux du Moyen-Orient

SERGE TRUFFAUT

Henry Laurens est davantage qu'un enseignant: il est un savant. Professeur au Collège de France, il dispense son immense savoir sur l'histoire du Moyen-Orient. Depuis peu, il nous propose un nouveau livre intitulé *L'Orient arabe à l'heure américaine*; il s'agit en fait d'une chronique détaillée, très documentée, des événements et des politiques qui ont rythmé cette région du monde entre la guerre du Golfe et la guerre d'Irak.

L'intérêt de cet ouvrage est simple à circonscrire: Laurens décli-

ne les faits et les pensées que l'on se doit de connaître si l'on veut mieux comprendre les enjeux concentrés au Moyen-Orient. «Il faut tout autant définir ce qui appartient à cet Orient si proche que ce qu'il partage avec le reste du monde.» C'est à cela que Laurens s'est employé avec brio.

Le Devoir

L'ORIENT ARABE À
L'HEURE AMÉRICAINNE

Henry Laurens
Éditions A. Colin
Paris, 2004, 302 pages

DE VISU

L'alchimie des formes

QUÉBEC

Le simple fait d'habiter

Le Monde en chantier d'Alain Paiement refait surface au MNBAQ

DAVID CANTIN

Pour Alain Paiement, il existe un lien essentiel entre l'appropriation de l'espace et la manière de concevoir notre rapport au monde. Depuis une bonne vingtaine d'années, l'artiste montréalais creuse cette réflexion par l'intermédiaire de la photosculpture ainsi que du montage photographique. Jusqu'à la fin du mois de septembre, le Musée national des beaux-arts du Québec invite à découvrir deux œuvres charnières dans ce trajet des plus ambitieux.

Organisée et présentée par la galerie de l'UQAM à l'automne 2002, l'exposition *Alain Paiement. Le monde en chantier* refait maintenant surface tout au long de la période estivale à Québec. Depuis quelques semaines, de gigantesques photographies trouvent un ancrage adéquat dans la salle 1. Il s'agit, principalement, des épreuves numériques qui ont pour titre *Parages* (2002). Sur ces larges zones photographiques, on découvre l'intérieur de l'immeuble dans lequel l'artiste habite. Grâce à une optique en parallèle, le visiteur entre directement en contact avec ce lieu qui couvre l'appartement, la pâtisserie au rez-de-chaussée, la rue, de même que la cour arrière. L'image donne à voir une sorte de reflet archétypal du quotidien. Du coup, on suit une juxtaposition de regards à l'intérieur d'un même plan.

À travers cette expérience du réel, l'espace du privé se mêle aux aires publiques comme s'il s'agissait d'un mouvement à suivre. Par ces images, le photographe s'interroge ainsi sur la façon de comprendre notre situation existentielle. La distance qui sépare les lieux s'avère rompue. Il s'agit, en quelque sorte, de mettre en évidence un balayage dans le temps et l'espace. Comme le précise la commissaire Anne-Marie Ninacs, «sa vaste maison sans toit ni parois est ainsi peut-être la meilleure traduction du mode selon lequel Alain Paiement habite son lieu. Elle nous enseigne essentiellement que c'est sans cellule ni armure qu'il nous faudra habiter les possibilités et, à jamais, squatter le monde et ses in-

nombrables chantiers». Dans un tel contexte, l'extérieur et l'intérieur se répondent suivant le principe des correspondances. Le moindre détail surgit à travers toutes les pièces du bâtiment. Bien sûr, l'impact visuel réside dans la prise de vue qui ne peut que surprendre. C'est alors qu'on observe autrement la construction d'un monde que l'artiste place sous le signe du passage comme de la circulation incessante.

À sa manière, Alain Paiement invente un espace qu'il faut nécessairement s'approprier en tant que spectateur

Inspiré de Mercator

Un peu plus loin, dans la rotonde pour être plus précis, *Amphithéâtre Bachelard* (1988-89) occupe une seconde zone de manière fascinante. Cet-

te photosculpture utilise la forme du globe terrestre de manière astucieuse. Telle une métaphore de l'homme dans son rapport de connaissance face à l'univers physique, Paiement montre la salle de cours de la Sorbonne comme un lieu déclencheur de l'accumulation des savoirs. S'inspirant du système de projection planisphérique du géographe Mercator (1512-1594), la démarche pointe vers une technique qui met en évidence une division en longitudes et en latitudes. En écho à *Parages*, ce travail délimite l'idée d'un monde fermé sur lui-même. Loin d'être narcissique, ce choix esthétique renvoie davantage au principe d'une Totalité autonome et entière. De plus, l'inclinaison de l'image détermine une forme de déséquilibre nécessaire dans la position de l'être envers le réel. Encore une fois, le lieu devient transitoire et propice à une interprétation subjective.

À sa manière, Alain Paiement invente un espace qu'il faut nécessairement s'approprier en tant que spectateur. L'artiste mentionne d'ailleurs lui-même que «le flou est une aberration optique. Il est ce qui excède les limites de ma perception dans l'expérience immédiate de ce qui m'entoure, comme un effet de non-résolu dans la recombinaison mentale d'un tout par addition de cadrages dont on ne saurait jamais pouvoir en rassembler la totalité en un seul point au même instant». Une recherche absolument passionnante de la part de ce créateur bien actuel.

ALAIN PAIEMENT.

LE MONDE EN CHANTIER

Musée national des beaux-arts du Québec, parc des Champs-de-Bataille, Québec.
Jusqu'au 26 septembre 2004.

Tentative d'Évasion;

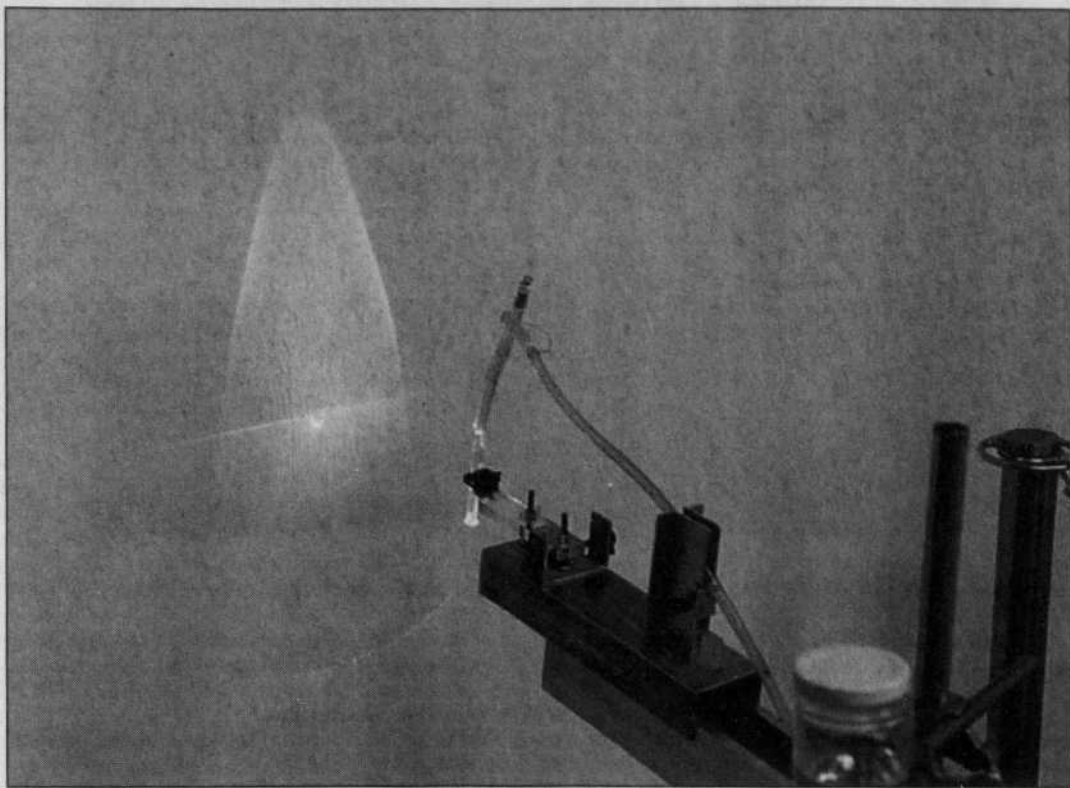
maladresses pour s'évader de la terre (Jean Cocteau)

Œuvres sur papier

Christiane Ainsley
Michèle Assal
Suzanne Dubuc
Evergon
Nathalie Grimard
Michelle Héon
Louise Masson
Marc Séguin

Galerie Trois Points

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 520,
Montréal (Québec) Canada H3B 1A2
Tel. 514 866 8008 Telex. 514 866 1288
j.aymont@galerietroispoints.qc.ca
Site Internet: www.galerietroispoints.qc.ca
avec la participation de la Sodéc



Water in Suspense, une œuvre de Juan Geuer.

SOURCE FONDERIE DARLING

des sculptures, «instruments à haute précision», qui relient entre elles ses préoccupations scientifiques, esthétiques et sociales.

Laboratoire

Les trois exemples que nous voyons à la fonderie Darling représentent bien le travail de l'artiste. Au premier regard, ces sculptures installées à l'allure étrange ressemblent à des dispositifs sortis tout droit d'un laboratoire...

Une attention particulière est accordée aux mouvements subtils des ombres et effets de lumière. Les œuvres sont différentes mais utilisent toutes trois le laser. La salle d'exposition est sombre, ce qui renforce l'effet créé par le reflet du faisceau du laser diffusé sur les différents objets.

Dans *Strange Attractor*, par exemple, ce faisceau est projeté sur une surface arrondie — qui est en fait un aimant — qui attire par son champ magnétique une espèce de pendule en métal suspendue à un fil. La lumière du laser nous montre

la tension entre l'aimant et le métal en amplifiant le mouvement. Cette œuvre dégage une impression d'équilibre précaire. Les deux objets sont attirés tout en étant tenus à distance.

Au fond de la salle, l'œuvre intitulée *Trap* réagit à l'approche du spectateur. Quand on pénètre dans l'espace, à travers une espèce de porte, une lumière s'allume. Sur le plafond le faisceau d'un laser se reflète sur des miroirs. Le communiqué précise que ce laser «mesure les mouvements des murs des cellules». On a du mal à comprendre cet aspect (il est aussi écrit, très superficiellement, que «ce travail évoque brillamment notre époque», ce que nous comprenons encore moins). Ce sont plutôt de ces cages suspendues aux quatre coins de la pièce que se dégage l'impression d'être pris au piège, évoqué par le titre.

Mais c'est l'œuvre intitulée *Water in Suspense* qui est la plus captivante: de l'eau circule lentement dans un tube, reste suspendue et vient s'égoutter dans un petit conte-

nant. L'extrémité du tube est traversée par le faisceau lumineux d'un laser qui vient projeter sur le mur le reflet de la goutte. Le reflet se transforme au fur et à mesure que la goutte coule du tube. Comme il fait sombre dans la salle, il est difficile de définir les formes de la sculpture. Cette atmosphère renforce le côté mystérieux, mais aussi magique, de l'œuvre. Sur le mur, le reflet de cette petite goutte semble prendre vie. On a l'impression que c'est sa nature même, son essence, qui est disséquée.

Juan Geuer semble motivé par-dessus tout par une insatiable curiosité pour toutes les subtilités des phénomènes naturels et leur côté esthétique. À l'entrée de l'exposition, un vidéo de Sylvia Safdie intitulée *Juan* nous montre un portrait de l'artiste balayé par des vagues. Les contours du visage sont parfois discernables, parfois indissociables à l'eau. C'est un hommage élégant, et un moyen judicieux de souligner le rapport étroit entre cet artiste et la nature.

VOUS AVEZ DIT «PRIMITIF»?

Exposition de sculpture africaine ancienne
Jean-Jacques Lussier — Commissaire invité

JEAN PAUL RIOPELLE — PASTEL
35 pastels de 1962 à 1976

GALERIE SIMON BLAIS

5430, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 17h 30, samedi 10h à 17h

Dale et Bond

du surréalisme au mysticisme

exposition du 17 juin au 26 septembre 2004

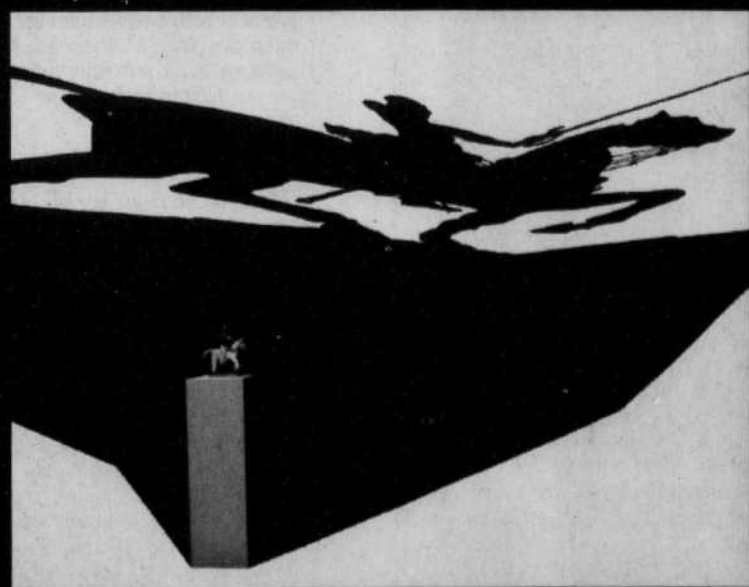
Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire

150, rue du Centre-Civique, Mont-Saint-Hilaire (450) 536-3033
Mardi 10h à 20h30; mercredi à vendredi 10h à 17h; samedi et dimanche 13h à 17h

HISTOIRES

des AMÉRIQUES

Du 28 mai au
5 septembre 2004



Musée d'art contemporain de Montréal

187, rue Sainte-Catherine OUEST
(514) 847-6220
Métro: Place des Arts
WWW.MAC.MQ

19641965196619671968
19691970197119721973
19741975197619771978
19791980198119821983

40 ANS D'ART ACTUEL 1984

19851986198719881989

19901991199219931994

19951996199719981999

20002001200220032004

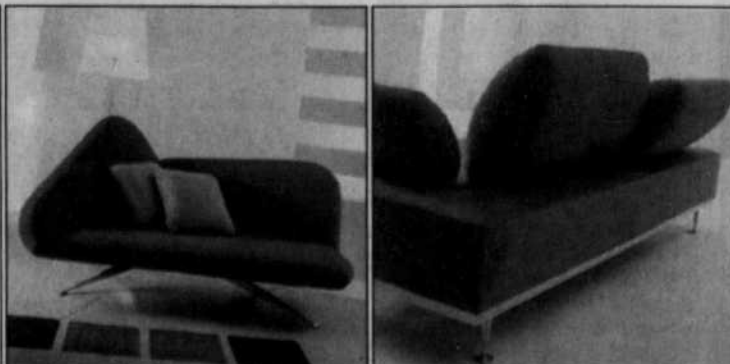
Les mercredis sont gratuits
de 18 h à 21 h

MAG

Desjardins

birhen

VENTE
D'INVENTAIRE
50%
DE RABAIS



BONALDO
la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514 287 9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca

DE VISU

Leon Golub (1922-2004)

J'ai contemplé ces désastres

BERNARD LAMARCHE

Dimanche dernier, à Manhattan, s'est éteint, à l'âge de 82 ans, un artiste dont la stature en fait une des figures les plus importantes de l'art des 50 dernières années. Né à Chicago en 1922, Leon Golub était un peintre à l'engagement sans frein, à la conscience sociale parfaitement aiguë et dont les œuvres, d'une échelle héroïque, possèdent toujours une force de frappe inouïe.

Leon Golub avait fait des horreurs de la condition humaine le principal sujet de son art. Il était doué d'un humanisme dénué de tout idéalisme. Le goût pour la destruction de l'humanité, l'irrationalité et la violence étaient dépeints dans ses toiles crues avec un sens élevé des drames qui surgissent dans les conflits sociaux et guerriers. Dès les années 40, il est considéré comme une figure importante de l'école du primitivisme figuratif, concentrée à Chicago.

Sa peinture était ancrée dans les traditions de l'histoire de l'art politique, mais avec un sens aigu des enjeux actuels. Grâce à une imagerie puisée dans le flux des images

contemporaines, elle continuait à rendre compte, en les dénonçant, de la violence, du racisme, du fanatisme et des désastres de la guerre. Golub peignait des corps brisés, violents, morcelés. Dès les années 50, il peignait des figures monumentales, frontales. Des hommes luttant leur ont succédé. Loin d'idéaliser ses figures dans des toiles semi-abstraites, Golub écorçait ses surfaces peintes.

L'artiste montréalais François Morelli a connu Golub personnellement, notamment comme collègue à la Rutgers University, dans le New Jersey. «C'était une bête de la scène politique de l'art new-yorkais depuis 40 ans. Il donnait toujours l'heure juste, son heure juste. Il était très combatif, tranchant.» Pour Morelli, l'idée de résistance résume le mieux les positions artistiques et sociales de l'artiste. «Il était contre les tendances qui écartaient l'art des sentiers de la recherche. Il était très critique à l'égard du pouvoir sous toutes ses formes.» Quand Morelli s'est installé à New York, «il n'y avait qu'une exposition à voir sur West Broadway, celle de Golub. C'était en 1982».



© LEON GOLUB / VAGA (NEW YORK) / SODART (MONTRÉAL) 2004
Mercenaires II, 1979, de Leon Golub. Collection du Musée des beaux-arts de Montréal.

Diana Nemiroff, conservatrice à l'art moderne du Musée des beaux-arts du Canada, a connu Golub en 1993. «Je l'ai vu comme quelqu'un ayant une grande conscience morale et politique. Il pouvait être très ironique, même à son sujet. Il inspirait beaucoup d'affection chez les gens qu'il côtoyait, parce qu'il était sans prétention.» Pour Nemiroff, le travail le plus important de Golub était inspiré par les violations des droits de l'homme qui marquent l'histoire. «Il a compris que, même si ces vio-

lations avaient lieu dans des contextes politiques précis, elles pouvaient arriver n'importe où et n'importe quand, elles avaient un aspect universel. Il a trouvé un langage plastique extraordinaire pour exprimer ces horreurs. Ses bâches déchirées et découpées étaient comme des restes de la société.»

C'est à son retour aux États-Unis, après un long séjour en France et à l'aube de la guerre du Vietnam, que Golub se radicalise. «Il incorpore alors des médias de masse, explique Morelli. Il fon-

ctionne à partir d'une banque énorme d'images tirées des journaux, de magazines pornos, de sport et de police.»

Pour l'anecdote, Morelli raconte que Golub, la journée du Super-bowl, classait les images accumulées depuis un an. «Il archivait des images, il les triait. Puis il les réinterprétait en dessin, avant de les utiliser dans ses grandes compositions.» En cela, il était très proche de Francis Bacon. «Pour moi, c'est la même génération qui disparaît», soutient Morelli. D'ailleurs, Bacon

et Golub s'étaient retrouvés en 1959 au Musée d'art moderne de New York, dans l'exposition *New Images of Man*.

À Montréal

La dernière exposition importante de Leon Golub à Montréal, *While the Crime is Blazing*, a eu lieu au Centre Saïdye-Bronfman en 2000. Aujourd'hui directeur du Mokka à Toronto, David Liss était à la tête du centre à l'époque. Selon lui, l'art marqué par l'urgence et l'esprit de rébellion était le fruit du «moins prétentieux, du plus amical et du plus terre-à-terre des artistes avec lesquels j'ai pu travailler».

Pour le directeur du Mokka, Golub demeure un artiste fondateur qui s'est toujours tenu à l'écart des circuits commerciaux, même après avoir été reconnu. «Ses toiles sont peintes de manière agressive. Il avait des opinions tranchantes, il était critique à l'égard de la société bâtie au cours du XX^e siècle. On retrouvait ce caractère dans ses toiles et aussi dans ses écrits.»

S'il avait réduit ses formats géants au fil des ans, il peignait toujours. Parmi ses derniers tableaux, plusieurs parlaient du vieillissement. Golub avait été retenu dans la dernière édition de la *Dokumenta* de Kassel, en Allemagne, parmi d'autres jeunes artistes à la fine pointe de l'art contemporain. «Sa pertinence comme artiste ne s'est jamais démentie», soutient Liss. «Je suis désolé qu'il n'ait pas peint dix autres toiles, car le monde en aurait eu réellement besoin.»

Le Devoir

Le Théâtre du Nouvel-Ontario présente

du pépin à la fissure

de - Patrice Desbiens
mise en scène - André Perrier
interprète - Alain DoomUn direct au cœur.
La PressePoésie et théâtre... Une rencontre trop rare, et pourtant si rafraîchissante!
ICIUn spectacle d'une beauté et d'une qualité exceptionnelle.
Le Droit, OttawaAlain Doom incarne avec une intense sensibilité et une émouvante vérité le poète du Nord de l'Ontario.
Désautels/Radio-CanadaMasque de la production franco-canadienne 2001
DE RETOUR
POUR 6 SOIRS
SEULEMENT
DU 19 AU 26 AOÛT4559, PAPIEUX-MONTRÉAL-QC
www.theatrealcanon.com
LA LIGORNE 514.523.2246RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595Une présentation de
MANUFACTURE22^e éditionSYMPOSIUM
international d'art contemporain
de Baie-Saint-Paul

Commissaire : Mona Hakim

du 30 juillet au 6 septembre 2004



Daniel Langlois, S.G.P.C. #302 (Vienne), 2002, émail sur bois, 122 x 160 cm.

ACTIVITÉS À VENIR :

Dimanche, 15 août à 16h

Spectacle : *Le trio d'escabeaux* avec Jasmin Cloutier, Simon Drouin et Jérôme Hébert

Vendredi, 20 août à 14h

Causerie avec Éric Lamontagne (Qué) et Alberto Ibanez Cerda (Mexique)

Samedi, 21 août à 15h

FORUM Jeux et enjeux de la représentation avec Serge Allaire, Jean Arrouye, Pierre Dorion et Marie Perrault

Dimanche, 22 août à 15h

Spectacle : Cycle 5 avec Valérie Lacasse, chorégraphe et interprète

ATELIERS JEUNESSE (tous les jours) par une équipe d'animatrices spécialisées

- Rencontre avec les artistes
- Jeux questionnaires
- Théâtre de rue

Les artistes seront présents sur le site du 30 juillet au 29 août 2004

NOS PARTENAIRES:

Patrimoine canadien

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Québec

QRTV

Banque Nationale

Banque Nationale

LE DEVOIR

LE SOLEIL

DOMAINE
D'ARTPOWER
CORPORATIONHEBDO
CHARLEVOIX

PLEIN JOUR

LE CENTRE D'ART DE BAIÉ-SAINT-PAUL

11, RUE FORGET (SITE), BAIÉ-SAINT-PAUL

T : (418) 435-3681 F : (418) 435-6269 www.symposium-bsp.net

Ouvert du mardi au dimanche de 12h à 18h et le lundi de la Fête du Travail

VITRINE DU DISQUE

Le tour de l'Acadie en chansons

L'ACADIE EN CHANSON

Artistes variés
Festival acadien de Caraquet
Sélect

Produit par le Festival acadien de Caraquet, *L'Acadie en chanson* semble littéralement faire le tour de la question. Album double, truffé de quarante pièces de tous azimuts, l'album lancé en juillet dernier répertorie quelques-uns des joyaux de la chanson populaire acadienne. Trente artistes de la place s'y retrouvent, et pas des moindres: le Montagnais Florent Volland se retrouve en terre acadienne avec *Réveille*, de Zachary Richard, qui est là avec *Louis Mailloux*, alors qu'une autre de ses pièces, *Cap Engagé*, est chantée par Les Muses. Roch Voisine est là aussi, Marie-Jo Thério aussi, de même que le toujours très inspiré Frédéric Gary Comeau, qui chante une pièce de la première, *Arbre à fruits, arbre à fruits*. Ce chassé-croisé, auquel participe Georges Langford (avec Jos Frédéric) qui est chanté par Angèle Arsenault, comprend aussi la jeune vedette Wilfred Lebovillier. On y découvre les textes de pionniers, comme Calixte Duguay, ainsi que

des groupes moins connus qui par contre gardent bien vivants les airs traditionnels et continuent de nourrir la flamme. De tout pour tous les goûts, comme ils disent.

Le Devoir

JAZZ

N'AWLINZ DIS DAT OR

D'UDDA

Dr John

Étiquette EMI

Ainsi que son nom l'indique, le Baron Samedi se manifeste une fois la semaine. Si l'on en croit le regard que les poètes vaudou portent sur le monde, le Baron en question veille sur l'esprit des morts... le samedi! Le lendemain étant le jour du repos seigneurial, il reprend son identité usuelle: Dr. John.

A ceux qui ne le connaissent pas, on confiera que ce cher docteur n'est ni pianiste de jazz ni chanteur de blues. Ou plutôt qu'il malaxe les deux avec un goût pour le joyeux si prononcé qu'il s'avère le profil vaudou de l'univers sonore. Tenez, pour s'en convaincre, il

suffit de savourer, et non seulement écouter, son petit dernier baptisé étrangement comme suit: *N'awlinz Dis Dat Or Dudda*, sur étiquette EMI.

L'objectif de cet album, l'ambition de Dr John était de rendre tout son éclat à ce qui est le fondement, l'origine du jazz. Soit les percussions, le rythme qui enflammait, qui envoûtait ceux et celles qui se rassemblaient à Congo Square, en plein cœur de La Nouvelle-Orléans, pour observer les luttes musicales opposant Louis Armstrong, King Oliver, Alphonse Picou et autres clochards célestes.

Pour mener à bien son entreprise, ce cher Dr John a invité les initiés aux rythmes sacrés que sont Earl Palmer, Smokey Johnson et Wardell Quezergue. Avec eux et quelques autres, dont la grande chanteuse Mavis Staples et l'inénarrable Randy Newman, le Baron Samedi du jazz remonte le fil du temps, dévoile ses mystères rythmiques, pour que nous soyons bien conscients que tout a commencé lorsque Dieu a chassé Adam et Eve par jalousie. Il va sans dire que cet album est une pure merveille. Amen!

Serge Truffaut

CLASSIQUE

J.-S. BACH

Fantaisies et fugues en la mineur BWV 904 et 944. Air varié à la manière italienne BWV 989. Sonate en ré majeur BWV 963, etc. Angela Hewitt (piano). Hyperion 67499 (distribution: SRD).

Voici le dernier volume de l'enregistrement quasi intégral des œuvres pour piano de Bach par Angela Hewitt. La pianiste canadienne est fidèle à ses préceptes: un piano clairement assumé qui jamais ne tente d'imiter le clavecin (même si elle parvient à d'étonnantes alliages sonores dans la *Sarabande* BWV 832); un goût très sûr, sans effets dynamiques outrés, et un toucher très fin, qui fait merveille dans l'imitation de la poule à la fin de la *Sonate en ré* (page 18) ou dans l'*Air pour les trompettes* de la *Partie en la*.

Le jeu m'apparaît plus équilibré et plus juste d'esprit que dans les *Pièces de clavecin* de François Couperin, dont Hewitt a entrepris en parallèle l'enregistrement pour le même label. Plus encore que d'autres disques de cette intégrale, ce volume donc peut tirer son épingle du jeu, car il contient des œuvres souvent brèves que l'on entend évidemment moins que les *Variations Goldberg*, le *Clavier bien tempéré*, les *partitas* et les *suites*. La présentation des œuvres par Angela Hewitt dans le livret est remarquable, son texte s'achevant sur les mots «*simply beautiful*», qui caractérisent si bien son jeu. Écoutez par exemple, page 24, le prélude de la *Suite en fa*: une pure merveille.

Christophe Huss

LES SEPT SAUTS

Musique de chambre baroque à la cour de Stuttgart. Ensemble Caprice, direction: Matthias Maute. ATMA ACD2 2344.

Après l'excellent «Primavera» de Suzie Napper, ATMA, décidément très actif cette année, publie un autre CD de très agréable compagnie. Il n'a pas été produit au Québec, puisqu'il s'agit d'un enregistrement de la radio de Stuttgart. Mais il est réalisé dans les normes de qualité sonore auxquelles le label de Johanne Goyette nous a habitués. L'Ensemble Caprice est constitué de deux flûtes, d'un violon baroque, d'une viole, d'un clavecin, d'un luth et de percussions. Matthias Maute et ses partenaires parviennent à nous divertir d'excellente façon, par exemple dans la suite de contredanses anonymes aux climats très variés, de la langueur (le *Prince Torge*) à l'exaltation. La conclusion de celle-ci, *Les Sept Sauts*, qui donne son nom au disque, est un enivrant moment de folie musicale collective. On appréciera également la très belle alliance des diverses flûtes dans les œuvres de Sebastiano Bodino (1700-1760) ainsi que la tenue musicale des compositions de Theodor Schwarzkopf, auquel Caprice a d'ailleurs consacré un récent concert. Pas essentiel, mais fort sympathique.

C. H.

AIR FRANCE

BjM danse présente

xspectacle

[The Stolen Show] une chorégraphie de Crystal Pite

du 2 au 11 septembre 2004

Théâtre du Nouveau Monde

Metro Place des Arts

Billetterie : (514) 866-8668
www.bjmdanse.ca

Info : 514_982_6771 Les Ballets jazz de Montréal www.bjmdanse.ca

LE DEVOIR

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONALE ARTS CENTRA

COFFOC

THE BANFF CENTRE

Conseil des arts
et des lettres
Québec

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Y a-t-il une musique classique grecque ?

CHRISTOPHE HUSS

Les Jeux olympiques font tourner les yeux de tous vers la Grèce. Mais un tel événement sportif a évidemment des répercussions sur tous les plans, notamment culturel. Si les «Olympiques de la culture» chapeautés par l'UNESCO ont, en fait, lieu cette année à Barcelone, le ministère grec de la Culture a organisé une «Olympiade culturelle» dans tout le pays, ainsi qu'un programme «Culture Athènes 2004» en marge des Jeux. Les manifestations musicales n'y sont pas très voyantes et, en dépit du fait que les organisateurs ont passé commande à Alain Lefèvre de quatre compositions pour piano, une question principale émerge logiquement: «Existe-t-il une musique classique grecque?»

Evidemment on ne parle pas ici des racines antiques ou byzantines, ni même de la figure hors du commun de Iannis Xenakis (1922-2001), compositeur majeur du XX^e siècle, né en Roumanie, qui n'a vécu en Grèce qu'entre 1932 et 1947, un pays qu'il a fui pour gagner la France et qui l'a d'ailleurs condamné à mort par contumace pour «terrorisme politique» en 1947. Sa musique n'a rien en commun avec un idiome national. Or, ce qui nous intéresse ici, c'est de voir s'il existe une «école nationale grecque» en musique, comme il peut exister une musique tchèque incarnée par Smetana, Dvorák ou Janáček, une musique russe née sous la plume de Glinka ou une musique norvégienne issue de la créativité de Grieg.

Les ressources ne manquent pas, puisque la Grèce se distingue par la quantité et la richesse de sa musique traditionnelle. Le travail réalisé par Bartók en Hongrie, Vladigerov en Bulgarie, Saygun en Turquie, consistant à puiser dans le folklore pour ensuite le sublimer dans une expression musicale dite savante, trouve donc a priori en Grèce un terrain favorable. Les dates aussi sont propices, puisque la musique classique avait tout lieu de suivre la fondation du royaume indépendant en 1832. Mais, pendant des décennies la musique italienne (comme en Russie au



XVIII^e siècle) influa sur des compositeurs qui ne sont pas passés à la postérité.

Il a fallu attendre plus de trente ans après la création du conservatoire d'Athènes, en 1871, pour voir apparaître un manifeste sur la nécessité d'une école de musique nationale. Datant de juin 1908, il est l'œuvre de Manolis Kalomiris (1883-1962), qui déclare «rêver de faire une vraie musique nationale, fondée, d'une part, sur la musique de nos chansons populaires pures, mais ornée, d'autre part, de tous les moyens techniques que nous a offerts le travail incessant des peuples qui ont fait des progrès en musique, et d'abord des Allemands, Français, Russes et Norvégiens». Il en trace les contours: «L'emprunt systématique de mélodies populaires aide très peu le développement de la musique nationale», soulignant que Rimski-Korsakov, Borodine ou Moussorgski, «chez qui l'on rencontre très rarement des mélodies nationales russes, expriment toujours une partie de l'âme nationale», avant de conclure: «Cela doit être le but de toute vraie musique nationale, de construire le palais dans lequel s'installera l'âme nationale!» Les intentions sont marquées, mais l'aura de la musique de Kalomiris n'a pour l'heure pas dépassé ses propres frontières.

Trois grands noms

Par contre, trois noms se dégagent très nettement sur le plan international: Nikos Skalkottas (1904-1949), Mikis Theodorakis (né en 1925) et Thanos Mikroutsikos (né en 1947). Mikis Theodorakis, compositeur de la musique de *Zorba le Grec*, est le plus connu, évidemment. Il a œuvré dans tous

les genres et a inscrit à son catalogue cinq opéras, quatre ballets, sept symphonies, mais aussi des musiques de scène pour les drames antiques. Si Theodorakis est bien connu pour ses chansons et son opposition politique au régime des colonels (1967-1974) qui lui valut trois ans de prison, son œuvre classique demande encore à être plus largement enregistrée. Cela dit, les quelques partitions que le disque a diffusées, telles que la *Passion saducéenne* ou *Electra*, témoignent d'un style assoiffé de grandeur et d'emphase et d'un traitement musical assez primaire (traitement homophonique des chœurs, ostinatos rythmiques). Theodorakis lui-même avoue aimer décliner en musique le mot «énorme». Il le fait avec assez peu de subtilité semble-t-il.

Thanos Mikroutsikos déploie un éventail plus vaste. Il touche à tout, singe Arvo Pärt dans une œuvre intitulée *Slow Motion*, s'associe au vibraphoniste Gary Burton pour *Music Stories*, une suite pour vibraphone, clarinette, percussion et orchestre à cordes, a composé plus de 500 chansons, des musiques de films et a été remarqué pour un opéra, *Le Retour d'Hélène*, enregistré par EMI en 1999, une œuvre tonale, mais jamais mièvre et dramatiquement très bien ficelée. Le chef Alexandre Myrat a trouvé une belle formule pour caractériser les partitions de Mikroutsikos: «œuvres dont on ne se demande pas à quelle époque elles ont été écrites, parce qu'elles ne datent pas, parce qu'elles n'ont pas d'âge».

La figure majeure, du moins d'après ce que le disque nous a livré, de la musique grecque s'appelle Nikos Skalkottas, qui précède Theodorakis d'une génération et Mikroutsikos de deux. Il est celui qui a su faire le même travail que Bartók ou Grieg dans une grande collection de *36 Danses grecques*, où le folklore est parfois totalement réinventé. Skalkottas s'est ainsi amusé à composer onze des danses à partir de mélodies de son cru. Il renouvelle cette alchimie dans la suite de ballet *La Jeune Fille et la Mort*. Ceux qui auront eu la curiosité d'écouter ces splendides œuvres, enfin déceimment



enregistrées par le label Bis, auront peut-être envie de poursuivre leur investigation de ce compositeur qui a surtout écrit de la musique atonale dans un esprit qui rappelle parfois le Groupe des Six en France. Apparemment Skalkottas a retenu beaucoup de Schoenberg, son maître, alors qu'on a bien du mal à imaginer que Theodorakis fut élève de Messiaen!

À écouter

Theodorakis: *Zorbas, Adagio pour flûte, cordes et percussion, Carnaval* (extraits). Orchestre symphonique de Montréal, Philharmonia Orchestra, Charles Dutoit. Decca. Skalkottas: *36 Danses grecques, Le Retour d'Ulysse*. Orchestre symphonique de la BBC, Nikos Christodoulou. Bis. Skalkottas: *La Jeune Fille et la Mort* (ballet). *Concerto pour piano n° 1, Ouverture concertante*. Geoffrey Douglas Madge (piano), Orchestre symphonique d'Islande, Nikos Christodoulou. Bis. Le catalogue Bis comprend 12 CD consacrés à Skalkottas. Parmi les priorités, outre les deux titres susmentionnés, il faut considérer le CD de musique pour violon et piano. Par contre, *Le Retour d'Hélène* de Mikroutsikos est, hélas, déjà supprimé du catalogue EMI, où l'on ne trouve plus guère que sa dernière parution, *Music Stories*. Le disque grec d'Agnes Baltsa (*Songs My Country Taught Me*) chez Deutsche Grammophon, que l'on voit un peu partout, sert, hélas, essentiellement à se rendre compte de l'inanité du niveau moyen de la composition musicale savante grecque.

Quand les Français ont le blues, ça s'écrit blouse

AUTOUR DU BLUES

Artistes divers
Créon Music (Disques XXI)

Non, les Français ne se sont pas brisés le dos à ramasser du coton dans les champs du Mississippi. C'est malheureux pour eux, mais c'est ainsi: ils ne peuvent pas, n'ont jamais pu, ne pourront jamais avoir le blues comme les Noirs de l'Amérique. Ils ne peuvent même pas avoir les bleus, comme nous. Tout ce qu'ils ont, c'est le blouse. Au second degré. Comme dans la chouette chanson de Vian que chantait Henri Salvador, *Le Blouse du dentiste*. Ce fut de Boris n'était pas dupe: il savait qu'il empruntait, qu'il adaptait, que sa seule manière de parler blues était d'en rajouter sur le plan rigolo et d'écrire blues en phonétique, avec toute l'ironie que suppose la graphie «blouse». Ouais, comme dirait Lucky Luke, on ne peut pas être en même temps fils de Charlemagne et bluesman. Ce qui n'empêche pas d'aimer le blues et d'en jouer.

Las harmonisticiens Jean-Jacques Milteau expliquait bien cette notion de légitimité en ces pages, pas plus tard que le mois dernier à l'occasion de son passage au FIJM: «Nous, dans le reste du monde, pouvons être touchés par cette musique, nous pouvons nous y référer, cela fait partie en quelque sorte d'un folklore mondial, mais cela ne fait pas de nous des bluesmans.» Francis Cabrel n'est pas un bluesman non plus: c'est le maire d'Astaffort et il parle avec «l'assent», nettement plus Rainu que Big Bill Broonzy. Dick Rivers a beau s'appeler Dick Rivers et dormir dans ses santiags, il n'en est pas moins Hervé Fornier de Nice. Pareil pour les Paul Personne, Jean-Jacques Goldman et assimilés: tous enfants de la patrie. C'est bien pour ça que, lorsqu'ils se paient un bœuf de «blouse» à la télé française et qu'un disque en est issu, ce disque ne peut, en tou-

te honnêtement, que s'intituler *Autour du blues*. Autour, cela veut dire qu'on n'y est pas. On tourne autour comme des lucioles autour d'une ampoule, on y met même ses peines comme le font les bluesmans, mais on est conscient que c'est peine perdue.

C'est bien pourquoi j'aime ce disque et ceux qui y participent. Plutôt qu'un ramassis de faux d'herbes se targuant de recouvrir l'Amérique profonde, ce sont des vedettes de variétés qui se font plaisir en tant que fans de blues américain. Fans appliqués, bien sûr: ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. Et leur «blouse» est hommage plus qu'appropriation. Il y a bien Axel Bauer qui se la joue un peu trop sérieusement Hendrix dans le solo de *Red House*, mais le gaillard a toujours été poseur. Sinon, c'est du mimétisme franchement sympathique. Ce cher Dick fait tellement l'Elvis dans *My Baby Left Me* et *Mystery Train* que c'en est touchant. Goldman, avec ses copains Gildas Arzel et Michael Jones, propose un *Tobacco Road* d'une telle sincérité qu'on se demande pourquoi sa pop est d'ordinaire si calculée. Mais le champion est indéniablement Cabrel, qui parvient à rendre du Robert Johnson (*Crossroads*) et du Lee Dorsey (*Ya Ya*) sans rien perdre de son identité, allant jusqu'à risquer une adaptation en français de *You Gotta Move (Tu dois partir)*: c'est la plus grande réussite de l'album. Ce type est bien dans sa peau de Français, et ses «blouses» respirent le respect d'un homme sachant garder ses distances.

Ce disque est vraiment de bon goût. La preuve, on n'a pas demandé à Patricia Kaas d'y participer, et surtout pas d'y reprendre *Made-moiselle chante le blues*. Citons là-dessus Eddy Mitchell, à qui l'on demandait un jour ce qu'il pensait de l'interprète. «Elle aime le blues, mais c'est peut-être pas réciproque.»

Sylvain Cormier



DU PÉPIN À LA FISSURE 19, 20, 21, 24, 25 et 26 août 2004 De Patricia Desbiens Mise en scène André Perrier Avec Alain Doom
Production Théâtre du Nouvel-Ontario présentée par le Théâtre de La Manufacture **BETTY À LA PLAGE** 14 sept. au 9 oct. 2004
De Christopher Durang Traduction Jean-François Boily Mise en scène Patrice Dubois Avec Amélie Bonenfant Sophie Cadieux
Sébastien Dodge Rose-Maité Erkoreka Mathieu Gosselin Anne-Marie Levasseur Suzanne Marier Éric Paulhus Simon Rousseau
Production Théâtre de la Banquette arrière **DOLDRUM BAY** 19 oct. au 27 nov. 2004 De Hilary Fanning Traduction François Létourneau
Mise en scène Philippe Soldevila Avec Bénédicte Décarie Claude Despins Gérald Gagnon Benoît Gouin Dominique Leduc
Dominique Quesnel Production du Théâtre de La Manufacture **LA 19^e SEMAINE DE LA DRAMATURGIE** 30 nov. au 4 déc. 2004
Un événement du Centre des auteurs dramatiques (CEAD) en collaboration avec le Théâtre de La Manufacture **CONTES URBAINS**
7 au 18 déc. 2004 Collectif d'auteurs Production Logos conterie **LA SOCIÉTÉ DES LOISIRS** 11 janv. au 19 févr. 2005
De François Archambault Mise en scène Michel Monty Avec Christian Bégin Normand D'Amour Geneviève Néron Marie-Hélène Thibault
Production Théâtre de La Manufacture **TÊTE PREMIÈRE** 1^{er} mars au 9 avril 2005 De Mark O'Rowe Traduction Olivier Choimière
Mise en scène Maxime Denommée Avec Sandrine Bisson Kathleen Fortin Dominique Quesnel Production Théâtre de La Manufacture
TÉLÉROMAN 19 avril au 14 mai 2005 De Larry Tremblay Mise en scène Frédéric Dubois Avec Sylvio-Manuel Arriola
Frédéric Bouffard Frédéric Dubois Jonathan Gagnon Catherine Laroche Marie-Christine Lavallée Tova Roy Production Théâtre
des Fonds de Tirrois **COIN SAINT-LAURENT** 24 mai au 18 juin 2005 De François Archambault Elizabeth Bourget Fanny Britt
Jean Marc Dalpé François Létourneau Avec 4 comédiens Production Théâtre Urbi et Orbi

ABONNEZ-VOUS !
www.theatrelalicorne.com
514-523-2246

Direction artistique

MANUFACTURE

LA LICORNE
4559, PAPINEAU-MONTREAL-OC

Texte et mise en scène : Odette Guimond
Recherche historique : Patricia Simpson
Interprétation : Guillaume Boillayron, Diane Beaulieu,
Isabelle Leclerc et Mulo Loizy
Costumes : Annie O'Hanus et Marie-Annette de Courval
Conception des éclairages : Marie-Andrée Lemire

27 mai au
5 septembre
2004
Jeudi au dimanche
Version française 15 h 30
English version 1:30 p.m.

Les pionnières
création théâtrale

Musée Marguerite-Bourgeois
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est | Veux-Montreal (Dartec)
(514) 282-6070 | www.marguerite-bourgeois.com

L'été 2004 au
DOMAINE
Forget
SAINT-IRÉNÉE
CHARLEVOIX

LE FESTIVAL INTERNATIONAL
du 25 juin au 28 août 2004

MERCREDI 18 AOÛT 26\$
Les Solistes
Bertrand Chamayou, piano
Oeuvres de LISZT et JANACEK

VENDEREDI 20 AOÛT 28\$
La musique de chambre
Catherine Manson et Yehonatan Berick, violons
Steven Dann et Douglas McNabrey, altos
Philippe Muller et Kenneth Slowik, violoncelles
Oeuvres de BEETHOVEN, ARENSKY et BRAHMS

SAMEDI 21 AOÛT 28\$
L'art vocal
Russell Braun, baryton
Joseph Petric, accordéon
Ensemble Pentaèdre
Oeuvres de SCHUBERT

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de 11h00 à 14h00
22 août Bernard Cimon, accordéon
Chansons Française
29 août Philippe Anyrat, violon,
Yvan Bouchard, guitare,
Jean-Philippe Arseneault, contrebasse
Les grands classiques
5 sept. Julie Cimon, voix, Gabriel Hamel, guitare
Hommage à Carlos Jobin

LES RENCONTRES DE MUSIQUE
NOUVELLE EN CHARLEVOIX
les 1^{er}, 2 et 3 septembre à 20h00
Les 3 concerts pour 45 \$
Pour connaître la programmation,
consultez notre site internet.

(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)

CINÉMA OUTREMONT
 1258, rue Bernard Ouellet (514) 955-9544
 www.theatreoutremont.ca 219 2199
MADAME BROUETTE de Moussa Sene Absa
 Canada (Québec) France/Sénégal. 2002. 104 min. (G)
 Lundi 16 août 19 h 30

Cinéma

eXCentris
 HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Un petit film de chambre désespérément sage

MES ENFANTS NE SONT PAS COMME LES AUTRES

Écrit et réalisé par Denis Dercourt. Avec Richard Berry, Mathieu Amalric, Maurice Garrel, Elodie Peudepièce, Malik Zidi, Frédéric Roullier. Image: Jérôme Peyrebrune. Montage: Marie-Josépe Yoyotte. France, 2003, 88 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il y a quelque chose d'attachant dans la démarche de Denis Dercourt, artiste de formation, professeur au conservatoire de Strasbourg, dont l'œuvre dilettante (*Les Cachetonneurs*, *Lise et André*) gravite autour de l'amour de la musique. Il y a quelque chose d'admirable, aussi, dans la volonté du distributeur québécois K-Films Amérique de nous faire découvrir chaque nouvel opus de cette œuvre, encore modeste.

Mes enfants ne sont pas comme les autres est en fait le troisième long métrage de Dercourt. Son plus ambitieux sur le plan de la structure, il est aussi, au bout du compte, son moins abouti — sans toutefois déshonorer l'œuvre. Présenté hors concours au dernier FFM, ce petit film de chambre illustre, essentiellement, une contradiction dans la démarche de son auteur.

«*En musique, il y a trop de gens gentils*», déplore Richard Berry, alias Jean Debart, violoncelliste. L'affirmation devrait constituer une des clés majeures dans l'interprétation de ce film — qui rappelle un certain ciné-

ma de Sautet (*Un cœur en hiver*, notamment). Or elle illustre également les limites de la mise en scène de Dercourt.

Son film sur la désobéissance est, en effet, désespérément sage. On n'y sent pas le poids de l'amour, de la discipline et de l'héritage que fait peser sur ses enfants ce musicien d'orchestre, veuf d'une soliste internationalement réputée disparue en pleine gloire (clin d'œil à Jacqueline Dupré). Son fils Alexandre (Frédéric Roullier), 12 ans, est un prodige du piano. Sa fille Adèle (Elodie Peudepièce), violoncelliste comme lui, a enfin atteint l'âge des grands concours internationaux. Et aussi celui de tenir tête à son père. La musicienne indisciplinée se double d'une adolescente amoureuse lorsque Debart laisse entrer dans leur petit cercle fermé un jeune répétiteur (Malik Zidi) chargé de faire travailler son gamin et de mettre en valeur le talent de sa fille dans les concours.

Dercourt intercale aux images de ce petit drame les histoires en parallèle de Gérard (Mathieu Amalric), jeune compositeur qui vit de la publicité, et de son père (Maurice Garrel), chef d'orchestre célèbre, grand-père d'Alexandre et Adèle. Les silences entre les trois hommes et l'exigence du grand-père plombent les rapports de cette famille divisée par la musique mais dont les individualités sont soudées par elle.

Le récit multiplie les hautes, les hésitations et les va-et-vient inutiles, si bien que la psychologie des personnages (celle de Berry reste opaque)



Mes enfants ne sont pas comme les autres est le troisième long métrage de Denis Dercourt.

SOURCE IXXION

n'arrive pas toujours à émerger du magma d'intentions et d'obligations. La construction, les métaphores et les mouvements (ceux d'une fugue, *dixit* l'auteur) paraissent forcés, comme si Dercourt avait eu trop d'idées et pas assez de temps pour faire le tri et les accorder.

Manque de charisme

Ce crescendo de bémols culmine sur le jeu de la jeune Elodie Peudepièce, une violoncelliste douée qui hélas ne possède pas à l'écran le charisme ou la souplesse permettant de remplir ses silences de son désespoir ou de sa rage. La jeune comédien-

ne oppose à chaque incident une façade aveugle, indéchiffrable, qui rend incompréhensible l'affection brutale de son père, la jalousie de son frère et la fascination de son amoureux.

Reste à *Mes enfants ne sont pas comme les autres* des qualités de cœur et une certaine jus-

tesse dans sa description attentive d'une discipline artistique enveloppée dans son mystère. L'amour de Dercourt pour la musique et pour ceux qui en vivent est présent, palpable dans chaque fibre de ce petit drame doux-amer, à la fois honnête et maladroit.

Le retour d'un chef-d'œuvre de Pontecorvo

LA BATAILLE D'ALGER

De Gillo Pontecorvo. Avec Brahim Haggag, Jean Martin, Yacef Saadi, Samia Kerbash. Scénario: Gillo Pontecorvo, Franco Solinas. Image: Marcello Gatti. Montage: Mario Morra, Mario Serandrei. Musique: Ennio Morricone. Gillo Pontecorvo. Algérie-Italie, 1967, 117 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ceux qui ne connaissent pas l'histoire sont condamnés à la répéter, disait un des grands esprits du XIX^e siècle. Vous me

direz qu'il n'est pas obligatoire de revoir *La Bataille d'Alger* (au Cinéma du Parc) pour se rappeler la désespérante actualité de cette maxime. Un coup d'œil aux manchettes des journaux suffit.

Il reste toutefois que le chef-d'œuvre de Gillo Pontecorvo, Lion d'or à Venise en 1966, rappelle cruellement la profondeur de l'ignorance (ou l'indifférence, ce qui est bien pire) de certains des dirigeants du monde occidental actuel. Suivez mon regard.

Coproduit par l'Algérie et l'Italie, le film de Pontecorvo (la réalisation avait d'abord été propo-

sée à Francesco Rosi puis à Luchino Visconti) raconte l'insurrection des habitants de la Casbah d'Alger, entre 1954 et 1957, contre la France colonialiste qui l'occupe depuis 1830, ainsi que les efforts de l'armée française pour la réprimer.

Sur un mode quasi documentaire, Pontecorvo tisse son récit de façon adroite et économe, manipulant l'ellipse avec une adresse surprenante et projetant tout le conflit à travers les rapports de quelques figures clés. Chemin faisant, il révèle son parti pris en faveur du peuple algérien de façon plus ou moins sub-

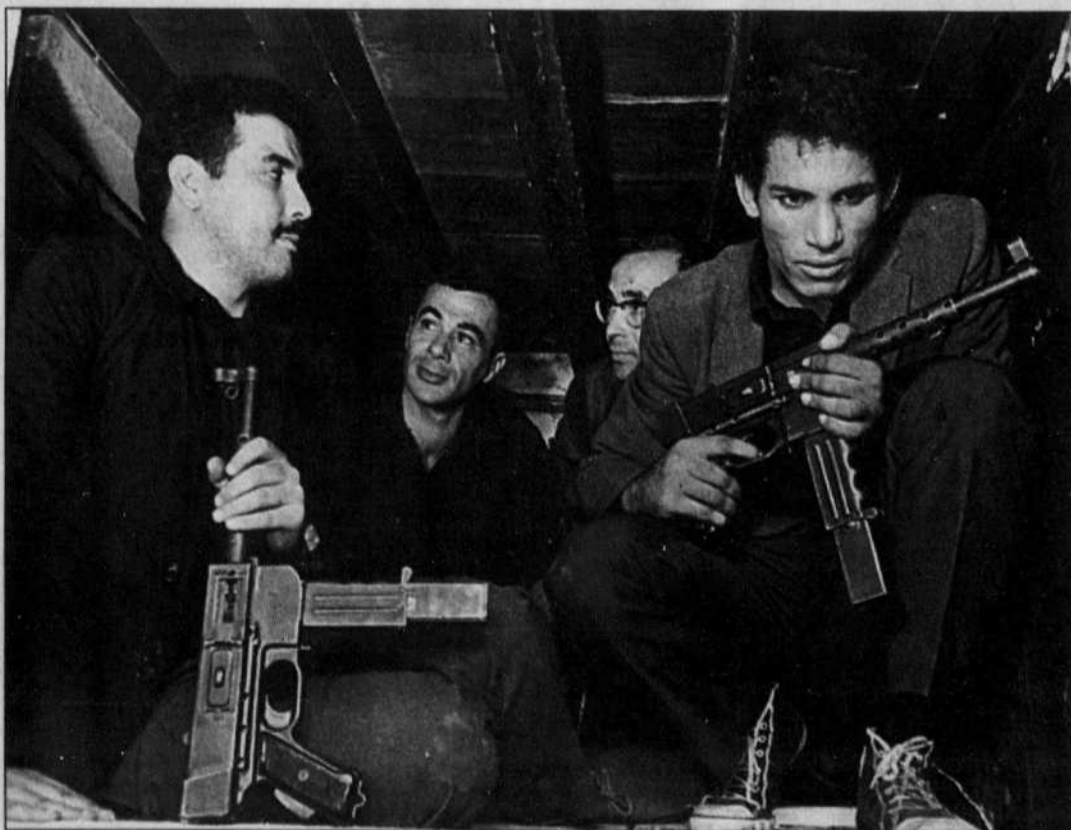
liminale (notamment par la musique d'Ennio Morricone et le choix astucieux des prises de vue), opposant aux figures de proue du FLN esquissées avec délicatesse (dont Ali La-Pointe, tête dirigeante de la rébellion et martyr de la cause) l'intelligence et la ruse du colonel Mathieu (Jean Martin). La figure complexe de celui-ci traduit l'obstination de la France, ainsi que la (dé)raison d'État qui a mené à la répression du peuple algérien, à la négation de son identité et de sa mémoire.

Quant à la mémoire de cette œuvre, la voici prolongée à travers la réédition de copies 35 mm neuves (il ne s'agit pas d'une restauration du film, d'ailleurs dans un état convenable), que la compagnie américaine Rialto Pictures (spécialisée dans la réédition de classiques) égrène depuis quelques mois dans les salles d'art et d'essai de l'Amérique du Nord.



SOURCE CINÉMA DU PARC

Le film de Gillo Pontecorvo raconte l'insurrection des habitants de la Casbah d'Alger, entre 1954 et 1957, contre la France colonialiste.



SOURCE CINÉMA DU PARC

La Bataille d'Alger a remporté le Lion d'or à Venise en 1966.

CINÉMA
 SEMAINE DU 14 AU 20 AOÛT 2004
 Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6
 La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14
 dans L'AGENDA culturel

ALAIN SARDE
 FABRICE LUCHINI SANDRINE BONNAIRE
 SÉLECTION OFFICIELLE BERLIN 2004
 PATRICE LECONTE
CONFIDENCES TROP INTIMES
À l'affiche!
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS!

LE CHEF-D'ŒUVRE DU CINÉMA CORÉEN
 ★★★★★
 Luc Perreault - La Presse
 SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE TÈXÈS (FRANCE) FESTIVAL DE SONDANCE
 (GAGNANT) PRIX DU PUBLIC FESTIVAL DE TÈXÈS (FRANCE)
 «RELÈVE DU PUR RAVISSEMENT CINÉMATOGRAPHIQUE... DU GRAND CINÉMA HUMANISTE»
 VOIR
 ★★★★★
 PREMIÈRE POUX L'ÉCRAN
 «UNE SPLENDEIDE PARABOLE SUR LE SENS DE NOS VIES»
 STUDIO
 PRINTEMPS, ÉTÉ, AUTOMNE, HIVER... ET PRINTEMPS
 UN FILM DE EDUARD DEK...
À L'AFFICHE!
 VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
 CINÉMA Soudain (2004, Émission 5, 121-4000)
 VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
 CINÉMA DU PARC (3075 Du Parc, 201-1800) LE FORUM 22

★ ★ ★ ★ ★
 L'EXPRESS
 «... CETTE FANTAISIE VOUS RAVIRA!»
 STUDIO
 «UNE COMÉDIE... DRÔLE... VRAIMENT JUBILATOIRE.»
 LE PARISIEN
 CRISTAL FILM
 MARINA FOÏS PHILIPPE HAREL
 ON A TOUS RÊVÉ DE CHANGER DE VIE...
Bed & Breakfast
 (BIENVENUE AU GÎTE)
 UN FILM DE CLAUDE DUTY
 ANNE GREGORIO - JULIE DEPARDEU - MICHAEL MALONEY - SEBASTIAN BARRIO
 LIONEL ABELANSKI - NATHALIE LEVY LANG - OLIVIER SALADIN - SYLVIE LACHAT - JULIE DURAND
 LEA DRUCKER
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
 CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
 CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)
 FAMILIS PLAYERS
 BULLE DOGIER
 BON DIGITAL